

REDACTION:  
58 Rue Saint-François-Xavier  
Chambre 8

Administration: 164 rue Saint-Denis  
Tél.: Est 893. Atelier, M. 7309

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

	Canada	Etranger
Un an	\$2.50	\$3.50
Six mois	1.50	1.75

### CONTRE TOUS LES ABUS ET TOUTES LES INIQUITES

# LE MATIN

POLITIQUE ET LITTERAIRE

"JE ME SOUVIENS"

L'aplatissement électoral de Médéric a démontré que le peuple de Montréal n'a pas oublié le scandale du Parc Maisonneuve.

Mais quelle économie dans l'administration de la chose publique si nos concitoyens savaient se souvenir plus vite!

Journal d'avant-garde

Directeur: ROGER MAILLET

En marge des paroles de LaVergne

## Turris eburnea ora pro nobis...

### ACTION VS INACTION

Ne pas se rendre compte qu'il faut se défendre non seulement par les théories mais encore par l'action pratique; croire que l'on pourra détruire l'erreur sans lui résister par tous les moyens d'une "stratégie honnête et permise", c'est, d'avance, se voter au suicide lent mais sûr. C'est s'abandonner à une paresse orgueilleuse et fataliste. "De l'altruisme inactif à l'individualisme égoïste", a dit je ne sais quel écrivain, "la pente est douce et presque inévitable." Car ne pas résister au mal, tout en voulant le bien, c'est soumettre l'expansion et le triomphe de celui-ci, mais se résigner à ce que le mal limite l'une et retarde l'autre.

Théoriquement, on peut nous objecter sans doute que, si en principe et en pratique nous voulons résister à l'erreur, nous serons peut-être conduits, un jour ou l'autre, à tuer pour nous défendre ou pour défendre notre pays et les uns nous reprocheront de désobéir au principe du Christ: "Tu ne tueras point", tandis que d'autres nous démontreront qu'on ne peut jamais être sûr que son pays soit attaqué et qu'il faille le défendre.

Aux premiers nous répondrons que nous admettons aussi bien qu'eux qu'il est criminel de tuer, mais qu'il est des cas où il faut choisir entre un crime certain: laisser détruire une force de bien et une éventualité de crime: la mort de l'assaillant, possible mais non inévitable. De deux maux, il faut avoir le courage de choisir le plus visible, mais le moindre. Aux seconds, il est facile d'objecter que si nous ne pouvons pas avoir une certitude mathématique de l'agression, nous en avons, dans l'immense majorité des cas, une certitude pratique, déterminée par des actes manifestes d'hostilité, et qu'en cas de doute, nous avons toujours le droit et le devoir de nous abstenir.

Nous admettons donc, car la logique de notre système l'exige, que, si aucune loi humaine ne

peut ordonner de tuer, la loi morale peut nous demander parfois de courir le risque de tuer, s'il n'y a pas d'autre moyen possible, dans les conditions données, de sauver les forces de bien.

Et cela n'empêche pas d'ailleurs de lutter pour modifier ou supprimer ces conditions, mauvaises puisqu'elles nous forcent à choisir entre deux solutions mauvaises, que ne séparent que des différences de degré. Par exemple accepter momentanément, le service militaire, ce n'est pas, pour un pacifiste, renoncer au désarmement, c'est le remettre au temps où la préparation psychologique de la paix sera assez poussée pour que le désarmement soit réel et général, et ne compromette pas la paix internationale en prétendant l'établir.

Distinguer ainsi l'idéal posé et les conditions momentanées qui obligent à ne le réaliser que progressivement, considérer le moindre mal comme le plus grand bien possible, c'est reprendre la distinction classique entre la thèse et l'hypothèse. Indispensable pour tout système qui, voulant être autre chose qu'une théorie abstraite, plante étiquette sans racines dans la vie, cherche au contraire à devenir une puissance d'action. Le véritable idéalisme ne vit pas dans la fluidité des idées pures, où il n'est rien qui ne cède à la poussée de l'esprit; il sait cheminer à travers les halliers du réel, pliant sa route aux difficultés du terrain, car il sait que, pour assurer sa marche vers son terme dernier, il ne doit pas se jeter contre tous les obstacles, au risque d'y briser à jamais son énergie, mais il lui faut bien plutôt apprendre à distinguer ceux que la hardiesse d'un choc pourra renverser du premier coup et ceux qu'il faudra miner, par un travail patient, dût-il demander le concours de plusieurs générations et le sacrifice de plusieurs vies.

Gabriel GERMAIN.

## Joyeuse fin d'un triste règne!...

### LA GRANDE DEBACLE!

#### OU ALLONS-NOUS ?

On annonce officiellement que sur 45,000 vétérans invalides, 39,000 (en chiffres ronds) réclament contre l'arrêt du Bureau des Pensions et ont porté leur cause devant le Tribunal d'Appel.

En passant, disons que les 6,000 dont le silence peut être interprété comme un acquiescement, sont des irresponsables ou des "blokes" privilégiés.

Le Tribunal d'Appel est composé de vétérans. Notre province est représentée par Me O'Reilly, avocat, de Montréal, et le colonel John Roy, de Québec. Le premier sait faire quelque chose, mais l'autre point. D'ailleurs, si ce tribunal a été appelé sur le gabarit des nombreuses commissions fédérales aussi dispendieuses qu'inutiles, qu'importe la qualité du personnel. Solomon qui a la réputation de juger rapidement, n'aurait pu tenir sa "job" avec 39,000 causes sur les bras. Ainsi, il est à peu près certain que le gouvernement Mackenzie-King enverra au diable les écolés de la grande guerre, pour satisfaire les extravagants appétits des députés fermiers qui la tiennent au pouvoir. Le premier ministre a toujours eu peur de la guerre, il lui préfère un fromage quelconque dans la basse-cour d'un fermier politicien. On dit que le Dr Henri Béland est le ministre des vétérans, mais voilà longtemps que ces derniers ont soupé de cette mascarade. Béland, ne peut être, pour des raisons d'ordre matériel, plus que ministre — avec portefeuille.

Jack Munro disait l'autre jour que Béland est le poète des Communes — il a confondu avec "commun" — et qu'il endormait le parlement avec ses chansons. Si Béland chante encore, c'est qu'il est atteint de somnambulisme. Après tout ce qu'il n'a pas fait et tout ce qu'il a renié, il doit comprendre, s'il en est encore capable, qu'il devrait chanter son propre *Libera*. Qu'il fasse aujourd'hui même, il ne saurait s'y trouver comme différence qu'une simple fraction, tout comme dans les cartouches du *Cartouche* de la rue Saint-Hubert.

C'est un vétérans archi-rouge, de la bonne vieille école du parti libéral, qui écrit ces lignes. Il m'est tellement pénible de voir mon cher parti représenté par un tas de vendus et de valets, que je désire m'inscrire en faux contre les faquins qui sont au pouvoir, à Québec et à Ottawa.

Jacques Bureau est en enfance, et sa retraite n'est qu'une question de jours. Des amis charitables lui souhaitent un siège sur le Banc: les malins prétendent que ce vieux mousquetaire aurait plutôt besoin d'une chaise percée.

Béland s'amuse en troisième... de telle façon qu'il ignore ses devoirs ministériels. La sévérité est un avant-coureur de la chaise percée.

Lapointe se taponne le ventre et s'écoute rire ou ronfler. Toute son éloquence repose dans son rire bruyant de pavsan. C'est aussi entraînant que les bâillements de l'ancien bedeau O'Neill.

Lemieux tire au flanc pour ne pas salir ses bas de soie.

Gouin a f... le camp, plutôt que de servir avec les valets de la basse-cour.

À Québec, Taschereau joue sa dernière carte d'atout, mais c'est le deux de pique, et l'opinion publique est contre lui.

Je reviendrai sur le sujet.

VIEUX ROUGE.

Au lieu d'endosser son manteau royal, Médéric Martin, le roi des bouffes, le pterot du faubourg Québec, a laissé la scène enveloppée piteusement d'une tunique blanche, tombée du ciel pour l'occasion, le pif bas, la mâchoire dégraffée, son magnifique toupet plaqué sur ce front immense, un front comme il n'y en a jamais eu, un front de "beu" maigre, que seul le grand cyclone de lundi a pu décorner. Fini, le vaudeville où Médéric gardait l'équilibre sur la corde à linge, clown superbe, qui jonglait avec les millions du peuple comme des billes de verre! Finis, les actes burlesques où Médéric lavait son linge sale dans la cuvette de Concordia, pendant que LaFleur faisait tourner la manivelle de la torseuse! Finies les pavanades dans les corridors de l'Hôtel de Ville, quand Médéric précédé de ses lieutenants à boutons jaunes, suivi de son porte-queue, passait solennel, altier, écrasant de son regard la cohue des petits employés qui fuyaient devant lui, tels des nuages fous devant le soleil! Finie, la pire des tyrannies, celle de la bêtise et de l'ignorance! Il semble que nous sommes tous soulagés d'un grand poids par la disparition de ce bolide, intercepteur de lumière. Les Canadiens-Français qui, avaient un peu souci de leur dignité souffraient physiquement de cette disgrâce nationale. Quand notre maire se glorifiait d'être un homme sans "éducation" d'avoir fait des "belles actes" dans sa vie et gagné de la "belle argent" — il ne nous a jamais dit comment, — quand il faisait manger des "siaux" de... pas de sirop d'érable à ceux qui le contredisaient, qu'il attendait "avec une brique et un fanal", le rouge de la honte montait au front des moins délicats. Du Beaver Hall au Faubourg des Pieds-Noirs: Médéric a été vomé par ceux qui l'avaient gobé.

Moise avait ordonné d'élever un serpent d'airain sur la place publique pour qu'à sa vue, ceux qui souffraient des morsures de l'immonde reptile fussent guéris, Médéric Martin a été notre

serpent, (pas d'airain) il a violemment illustré nos tares, nos ridicules, nos travers; la suffisance et la vanité d'indonne du parvenu: ce fut une sorte d'enseignement pour les yeux, dont plusieurs ont dû profiter. Combien étaient "cabochons" sans le savoir! La brutale révélation leur en fut faite par ce personnage grotesque qui a amplifié notre malformation ou plutôt notre déformation, accentué nos mauvaises qualités, souligné nos avaries morales. C'est ainsi qu'un destin pitoyable a fait tourner à notre avantage ce qui nous semblait être un opprobre. L'excès du mal a provoqué une réaction nécessaire. "Du plus profond de l'abîme, nous avons crié vers toi, justice immanente des choses!..." Médéric Martin dans son discours a dit une vérité — mais c'était au moment de partir: "Le flot qui l'emporta recule épouvanté..." d'avoir à l'enrouler de nouveau dans ses vagues pour le remettre où il l'a pris... dans le ruisseau.

Les amateurs de grosses farces, les journalistes en mal de copie regretteront Médéric Martin. S'il emplissait sa pipe dans la blague de ses copains journaliers, beaucoup ont puisé dans son inépuisable "blague". Que ceux qui changeaient de chique, de et de commes avec lui, se consolent d'un irréparable malheur: la même étoile ne lui fut pas toujours sur notre tête. Celle-ci comme Sarah Barnum, a eu le tort de ne pas savoir filer à temps. Médéric a attendu l'inévitable Waterloo qui nous débarrasse toujours des crampes. Quand l'hiver ne veut pas partir le printemps le pousse dans le dos avec des giboulées, des averse de grêle, des balais et des pelles.

O Fournier, o mort que Médéric poursuivait encore de ses basses insultes, souris dans ton lin-

O Fournier, qui as fouaillé de ta fine cravache, cette vilaine échine de renard malin et roublard, réjouis-toi dans la tombe, tu es vengé!

A. B. C. D.

## LE CAS DE MEDERIC

M. Médéric Martin ne veut pas admettre qu'il est battu. Il crie même à la victoire... morale. Médéric a raison.

La bataille de lundi dernier est une défaite écrasante et... morale pour M. Duquette. Songez donc: 3,000 de majorité seulement pour un homme qui nous arrive avec des mains blanches, une conscience nette, un passé immaculé. C'est plus qu'une défaite, c'est une déroute, une débâcle, un désastre. Heureusement que Médéric pourra se reprendre s'il réussit à annuler l'élection. Heureusement, aussi, que les milliers d'électeurs qui ne sont pas rendus aux "pols" parce qu'ils étaient persuadés de l'inutilité de leur vote pour battre Martin ne se feront pas faute de voter. M. Martin aurait tort de refuser à la population de Montréal l'occasion de lui infliger une deuxième rebuffade. Bien plus, si Médéric se représente, il saura trouver, nous l'espérons fermement, le loisir de nous parler un peu du gigantesque scandale du Parc Maisonneuve, une affaire de neuf millions, qu'il s'était engagé à dénoncer jusqu'au jour où un fauteuil de Conseiller Législatif vint malencontreusement lui fermer le bec. Le silence de l'ex-maire Martin sur ce chapitre est mille fois plus scandaleux que les exploits des gros voleurs qui ont fait fortune dans un vulgaire acte de piraterie politique. L'un ne nous vole que notre argent, tandis que l'autre dépasse la parjure, et tend à démontrer que l'on peut tout dire, tout jurer devant le peuple pourvu que l'on parvienne à se faire élire. Ce qui est le comble du scandale et de l'effronterie.

Et puis, n'est-ce pas, de deux choses l'une: Ou bien Médéric a menti en parlant des "bandits du parc Maisonneuve" ou bien il a dit vrai. S'il a menti, il est indigne des fonctions publiques comme menteur et calomniateur public. S'il a dit vrai, s'il y a vraiment eu un acte de banditisme de commis, Médéric Martin, au courant de toute l'affaire, s'est fait, par son silence, le complice de ces bandits, c'est-à-dire bandit lui-même, triplement bandit puisqu'il s'agissait des millions de la Cité dont il était le premier défenseur et magistrat, et non seulement triplement bandit mais encore parjure à son serment d'office. M. Martin a l'embarras du choix.

Menteur et calomniateur ou bandit et parjure, vous n'en pouvez sortir et vous n'en sortirez pas.

La question qui se pose maintenant, c'est celle de l'aptitude de M. Médéric Martin à siéger au Conseil Législatif. Et c'est, naturellement, aux membres du Conseil Législatif que je la pose en ma simple qualité de citoyen britannique, de contribuable et d'électeur de cette province.

R. M.

## Plotz et Pingles

La vieille balance libérale est toujours en mouvement. Le sénateur L.-O. David s'en émeut. Il vient de demander au gouvernement King de ne pas mettre les vieux rouges dans l'obligation de choisir entre leur devoir envers la patrie et leur allégeance au parti. M. David est bien naïf ou bien patient. Bien naïf s'il croit encore que M. King hésitera entre la crèche et le pays. Bien patient de rester si naïf.

Le plupart des échecs que nous aurions voulu voir battre ont été réus: ils ont bénéficié de l'immense intérêt que provoquait la lutte pour la mairie. Ces réus ont quand même perdu beaucoup de votes et peuvent eux-mêmes se considérer perdus s'ils ne se décident point à changer de conduite. Maintenant que le ciel municipal est débarrassé d'un individu qui engendrait le ridicule et la médiocrité, peut-être nos édiles vont-ils se ressaisir ?

On lisait dans le "Canada" du 10 avril: Le maire Martin ajoute ensuite: "M. J. H. Petit, qui était le troisième candidat à la mairie, est venu me rendre visite aujourd'hui. Il m'a déclaré lui-même qu'il avait conduit cinq électeurs à un poll de la rue Amherst et que le résultat dans ce poll avait été 0 vote. Comment cela peut-il s'expliquer, quand ces électeurs sont entrés dans le poll et ont inscrit leur vote?"

Quel mystère insondable, n'est-ce pas? Mais, pardon, j'y songe: c'est peut-être que les cinq électeurs amenés par M. Petit, (avant-il le droit d'agir de la sorte?) dans l'automobile de M. Petit, n'ont pas voté pour M. Petit? Mais non! cela serait trop simple!

C'est beau les convictions!

Médéric, quelques heures avant l'élection, était convaincu qu'il s'en tirerait avec une majorité de 40,000 (sic).

M. Petit a eu une longue entrevue avec M. Martin.

M. Petit semble plus ressentir la défaite de M. Martin que M. Martin lui-même.

Non seulement M. Martin n'a pas perdu ses "clagues" dans la dernière campagne, mais il en a gagné une troisième.

M. Petit est un homme intéressant.

"D'en dehors de Montréal!" — Nous l'aurions parié!

Il y a mieux:

M. Martin se plaint tout particulièrement du vote dans le quartier Saint-Louis. "J'ai appris, a-t-il déclaré, par M. Etienne Gauthier, assistant-greffier de la ville, que dans le poll 21 du quartier Saint-Louis, il y avait 64 noms sous lesquels on avait voté plus d'une fois. Je suis convaincu qu'il y avait de ces votes contre moi."

Or le vote dans ce poll 21 du quartier Saint-Louis, est le suivant: Pour la mairie: Martin, 91 voix; Duquette, 13 voix; Petit, 2 voix.

Sans doute, un scélérat de "télégraphe" qui est venu voter 13 fois pour M. Duquette tandis que 91 honnêtes Israélites sont venus déposer leur bulletin dans l'urne en faveur de Médéric.

Du reste, Médéric vaincu, est "convaincu". On mijote, paraît-il, un petit coup de force pour lundi prochain: il s'agit d'écrire le nouveau comité exécutif sans consulter les échivins élus! Ceux qui participeront à cette mauvaise plaisanterie risquent, outre de voir casser leur décision par les tribunaux, de perdre leur réputation.

Et Ferdinand? Qu'est-ce que M. Duquette va faire avec Ferdinand ?

"Il reprendra bâton et fera le trottoir "Et vous lui remettrez son uniforme noir."

Un journal du soir nous apprend que M. Martin a reçu des masses de lettres de sympathie. Ces lettres, a-t-il candèment Médéric, n'ont été envoyées par des personnes d'en dehors de Montréal.

## La parole libre aux rouges libres

par "Vieux Rouge"

QUEBEC ET OTTAWA

Le 6 décembre 1923, lors de la démonstration faite à l'hon. W. L. Mackenzie-King à Montréal, M. Taschereau fit la déclaration suivante: "Pour ma part, je ne crois pas à ces libéraux à Ottawa et conservateurs à Québec ou qui sont libéraux à Québec et conservateurs à Ottawa. Ce ne sont pas de bons libéraux." *Ipse dixit.*

IL FAUT RESPECTER LA LIBERTE D'OPINION

Le gouvernement fédéral diffère essentiellement des gouvernements provinciaux. Les sphères où ils se meuvent ne sont pas les mêmes; et M. King n'est pas le sosie de M. Taschereau. Le sophisme de ce dernier ne tient pas debout depuis l'abolition du double mandat. On peut très bien être en faveur du gouvernement d'Ottawa et contre le gouvernement de Québec tout en étant plus logique que M. Taschereau et meilleur libéral. L'attitude de la ville de Montréal aux dernières élections fédérales et provinciales le démontre. N'est-il pas plus prudent et plus sage pour le gouvernement d'Ottawa de séparer au plus tôt sa cause de celle du gouvernement de Québec, et d'adopter à l'égard de ce dernier l'attitude indifférente de M. Sauvé envers M. Meighen.

CHACUN DOIT ETRE JUGE SELON SES OEUVRES.

Tels chefs libéraux que la critique la plus bénigne du gouvernement Gouin eût jadis exaspérés semblent totalement indifférents à ce qui se dit partout contre le régime Taschereau et ne prennent même pas la peine de le défendre.

Se perdre aux basques de M. King est assurément une tactique très habile de la part de M. Taschereau qui cherche à profiter de l'animosité manifeste qui existe encore dans le Québec contre M. Meighen pour se créer un regain de popularité et détourner ainsi l'attention de l'électorat des lacunes et des vices de l'administration de la province.

Ne serait-il pas malheureux que les deux administrations fussent confondues dans l'esprit des électeurs? Semblable solidarité ne serait-elle pas en ne peut plus dangereuse pour le parti libéral à Ottawa, qui aurait évidemment tout à y perdre? En effet, il est clair comme le jour que si M. Taschereau bénéficie de l'animosité de Québec contre M. Meighen, M. King devra subir à son tour le poids de l'impopularité grandissante du régime Taschereau, qui ne cesse d'être une meule au cou et un boulet aux pieds du parti libéral.

À l'exception des membres du "family compact" et des favoris du pouvoir qui ont la poche pleine, qui n'est pas de cet avis?

LES PLAIES DU REGIME.

Qui que vous soyez, faites l'expérience de mettre le doigt sur une des nombreuses plaies du régime Taschereau. Vous vous attendez naturellement à ce que l'on tente de vous démontrer par par a z b que cette plaie, que vous montrez du doigt, n'existe pas en réalité et que vous souffrez d'une illusion d'optique. Non, ce serait trop compliqué; mais depuis les scribes salariés et bêbêtes jusqu'aux vulgaires cabaleurs en goguette, on vous répondra invariablement, suivant le mot d'ordre reçu en haut lieu: "Vous n'êtes pas un bon libéral. Vous voulez briser le parti!"

À Québec, le titre de libéral n'est plus le signe de ralliement des anciens piliers du parti, hommes de convictions et de principes, c'est le mot de passe du petit groupe de pygmées et d'imposteurs de toutes les couleurs qui constituent le trust du soi-disant libéralisme québécois, c'est le "Sésame" ouvre-toi de la crèche.

## LE GOUVERNEMENT DE QUEBEC SE COMPOSE-T-IL DE LIBERAUX ?

Le premier ministre n'a pas une goutte de sang libéral dans les veines.

La famille de son père a fait les luttes du parti conservateur dans la Beauce; son grand-père maternel, qui était un fort digne homme, a été nommé juge, puis lieutenant-gouverneur par le parti conservateur; son oncle maternel faisait même parti du gouvernement Tupper.

Le bras droit du premier ministre s'est déjà engagé à sacrifier Sir Wilfrid Laurier dans une lettre célèbre, adressée à feu le sénateur Landry, beau-frère subéquent du premier-ministre.

Deux autres ministres appartiennent à des familles conservatrices, et l'un de ceux-ci est le neveu de feu l'hon. Joseph-Israël Tarte.

Un autre collègue du premier-ministre s'est prononcé contre le choix de l'hon. W. L. Mackenzie-King comme successeur de Laurier à la grande convention libérale d'Ottawa en 1919 et s'est fait mettre à sa place dans cette mémorable circonstance par un vrai libéral.

Quiconque rencontre un de ces honorables doit s'incliner chapeau bas devant la haute gomme du parti libéral à Québec. Sinon, gare à l'anathème mais le plus souvent, ces honorables sont trop affairés pour vous rendre votre salut. Entourés de valets et d'esclaves, ils passent vite, et, sauf en temps d'élection, on dirait qu'ils éprouvent un certain plaisir à feindre de ne jamais reconnaître leurs véritables amis.

LE DRAPEAU LIBERAL AUX MAINS DES TORIES

Le régime Taschereau ne représente pas plus l'idéal que les traditions du libéralisme politique. Ce ne sont plus des libéraux, ni même des conservateurs qui composent le gouvernement de Québec, ce sont des élitistes qui s'imaginent que tout est permis, des autocrates qui cultivent le népotisme et le favoritisme en serre-chaude et des tories qui s'affublent du glorieux drapeau libéral pour cacher les fautes de leur administration.

L'OPINION D'UN DEPUTE LIBERAL ORTHODOXE

Il y a une couple d'années, un député libéral à Québec, très orthodoxe, m'écrivait ce qui suit: "Tu n'as pas d'idée du nombre de bassesses "essuyées depuis que je suis entré dans cette galère (la politique). Quand j'étais plus jeune, je me "faisais une toute idée de l'administration de la "chose publique. Malheureusement mon enthousiasme est bien tombé et je me demande souvent s'il ne me serait pas mieux d'en sortir définitivement bien que je sois de l'opinion que les "esprits bien intentionnés peuvent encore faire "un certain bien parmi les personnages que tu "connais."

C'est tout ce que l'on entend répéter partout.

Il est possible que l'on veuille prétendre que je ne suis pas un bon libéral, c'est peut-être la manière de voir de certains autocrates; mais j'ai appris des fondateurs du parti libéral que l'aimer véritablement consiste à le guérir des plaies qui le rongent, afin qu'il demeure toujours digne de la confiance du public.

VIEUX ROUGE.

## L'AFFAIRE DES QUINZE MILLIONS

Le 17 janvier 1924, M. Alfred Duranleau, député de Laurier, proposa :

"Que le projet de résolutions relatives au bill No 8, intitulé: "Loi concernant l'émission d'obligations de la province au montant de \$16,000,000.00 aux fins de la fusion de la Banque Nationale et de la Banque d'Ontario", soit renvoyé à un comité composé des Honorables MM. Taschereau, Galpault, Mercier, de MM. Bui-lock, Tourville, Sauvé, Patenaude, Smart, et du proposant: que ce comité soit autorisé à délibérer et à s'enquérir de toutes les affaires et matières relatives au dit projet de résolutions; à envoyer chercher les personnes pièces et dossiers dont on pourra avoir besoin et à faire un rapport exprimant ses observations et ses vues sur ces affaires et matières, ainsi que sur le dit projet de résolutions, le tout afin de renseigner complètement cette Chambre et de satisfaire complètement l'opinion publique."

Cette motion étant mise aux voix, est rejetée, les voix étant divisées comme suit :

CONTRE: — MM. Authier, Baillargeon, Bergeron, Bordeleau, Bouchard, Caron, Charbonneau, Daniel, David, Démaris, Dufour (Matapédia), Fortier, Galpault, Hamel, Hushion, LaFerté, Lafond, Lafrenière (Berthier), Lafrenière (Richelieu), Lahaie, Laperrrière, Lapierre, Lemieux (Wolfe), Létourneau, Lortie (Labelle), Madden, McDonald, Mercier (Chateaugay), Mercier (Trois-Rivières), Moreau (Lac St-Jean), Olivier, Perrault, Phaneuf, Pilon, Ricard, Richard, Roy, Saurrette, Savoie, Taschereau, Thériault, Turber, Tourville. — 43.

POUR: — MM. Beaudoin, Bray, Dufresne, Duranleau, Faucher, Houde, LaFleur, Langlais, L'Archevêque, Lortie (Soulanges), Patenaude, Pellerin, Plante, Renaud, Sauvé, Smart, Tétréau. — 17.

(Procès-Verbaux, page 94.)

## "JETTATORE !"

Le prince de Galles n'a pas de chance. Tous ses projets sont contrariés. Toutes ses entreprises sont vouées à un échec immédiat. S'il tire un lièvre, c'est un garde-chasse qu'il attrape. S'il monte à cheval, il est désarçonné.

Sa guigne s'étend même à ceux qu'il patronne.

Ainsi M. Isidore Foucher avait placé sous ses auspices un cheval de son écurie. "Prince of Wales" courait hier à Autueil. Il paraît favori. Malgré toutes ses performances, malgré l'habileté de son jockey, il a été outrageusement battu.

Il est des noms qui sont trop lourds à porter, même pour un cheval!

## VERS L'ACTION

Il y a d'autres gens qui, sous prétexte de n'être pas dupes, renoncent à agir.

Vous leur parlez droit, justice, progrès; ils haussent les épaules: "Bah! des mots... des attrape-nigauds... Vous êtes jeunes... J'ai cru, moi aussi, à cela..."

Méfiez-vous de ces gens comme de la peste.

Ces honneurs de la pensée, ces écumeurs des bonnes volontés sont la pire race: mieux vaut cent fois un réactionnaire déterminé.

Eh! oui, la voie qui monte vers le progrès est dure, — eh! oui, on s'y déchire le cœur aux déceptions, — eh! oui, on y cueille parfois le fruit amer des trahisons ou des échecs. Qu'importe? On ne réalise sa destinée d'homme qu'en s'acharnant à marcher, marcher toujours. Et il arrive souvent qu'à l'étape, on est payé. On atteint un des buts, on a apporté sa petite pierre à l'édifice de la nation.

Naïf? Mais oui. Et après. Il vaut mieux être naïf, c'est-à-dire croire à un idéal, et s'y donner, que s'affirmer sceptique et inutile.

Il vaut mieux se battre contre les ailes des moulins à vent que de se laisser fouler bêtement, stupéfiement, par les meules broyées de fol, écrasées de pensée libre et fière.

Dans les petits pots les bons onguents

La feuille épaisse est spécialement fabriquée pour les cervaux épais!

TOUS LES GENS COMME IL FAUT LISENT LE MATIN.

Education et Enseignement

“VERDUN”

SUR UN LIVRE DE FRITZ VON UNRUH

Il n'est peut-être pas inutile que nous soyons renseignés avec abondance et partialité, par nos journaux, nos revues et nos livres, sur les choses d'Allemagne. Mais il est d'autres témoignages qui ont leur intérêt et leur valeur: ceux que nous offrent les Allemands eux-mêmes. D'assez nombreuses tra-

Toutefois, pour quiconque cherche à deviner quel avenir nous promet l'Europe, rien ne vaut la confession lyrique du poète, la peinture réfléchie ou passionnée du romancier. Elles radoucent, mieux que l'apologie que font d'eux-mêmes les premiers rôles, l'étonnement, l'inquiétude, l'horreur qu'ont apportés, aux masses les grands événements qu'elles ont subis. De ce côté, nous sommes moins bien partagés; quelques livres ont la, cependant, gonflés d'ironie, d'espoir, de regret ou de colère: Le Kaiser et la Triple Révolution, de Rathenau; Sujet! le Henri Mann, — écrit en 1914, mais publié seulement depuis la guerre; — Les hommes en guerre, de Latzko, un Au-

richien — six nouvelles brèves, colorées, intenses, oeuvre “d'efféctiste” de douleur et de compassion universelles. Enfin, deux traductions nous transmettent l'écho des deux grandes réceptions allemandes depuis la Marne: der Goenig et Opfergang.

Der Koenig, de Karl Rosner, qui fut attaché comme correspondant de guerre au quartier impérial, bien qu'un peu long, est un livre allemand composé à la française sobre de ton, d'allure aisée, qui met en scène un drame psychologique: l'état d'âme de Guillaume II au moment de l'offensive allemande de Juillet 1918, en Champagne, — suprême et infructueuse tentative pour obtenir une décision militaire. L'empereur y est traité avec déférence, mais apparaît comme inférieur à son rôle, pauvre de sérénité et de force intérieure, et souffrant de l'immense respect dédaigneux qu'ont pour lui les vrais chefs de l'armée. — Opfergang, c'est le roman de Verdun.

Son auteur, Fritz von Unruh, fils d'un général, a appartenu comme officier de carrière à l'armée allemande, et l'on assure qu'il fut lié par une camaraderie assez étroite aux fils de Guillaume II. Composé au printemps de 1916, Opfergang fut arrêté par la censure jusqu'à la révolution de 1918 et ne fut édité qu'en 1919. La traduction française vient de paraître sous le titre de Verdun (1). L'image de la forteresse meusienne domine, en effet, toute la tragédie qui revit en ce livre. Ce n'est ni un reportage, ni une oeuvre politique, ni même un vrai roman, mais une sorte de poème d'un lyrisme haletant, saccadé, une notation directe et vivante des gestes de la guerre, — “mémoire d'une marche au sacrifice, chronique de l'holocauste”. Il continue et couronne cette série de réquisitoires contre la guerre qu'on peut trouver aussi dans la littérature allemande, et qui, trente ans avant lui, s'ouvrit par Die Woffen nieder! (A bas les armes!) dont le succès fut éclatant. Mais le roman de la baronne von Suttner, nourri d'excellentes idées, manque un peu d'ampleur. Opfergang, c'est le cri de tout être meurtri, doutant, tenaillé, en face de ces champs de la guerre où les hommes se plaignent, sont fatigués, malades, ont peur, pensent anxieusement aux absents, haïssent les poux, la pluie, le froid, les boîtes de conserve, cherchant à sacrifier l'amour de la vie au courage de mourir, où mille forces matérielles veulent courber les âmes fidèles à l'antique conception du devoir, de la patrie et de l'honneur.

Comme le Feu et les Croix de bois, Opfergang nous présente une unité de combat, non pas une escouade, mais une compagnie. A vrai dire, seules sont étudiées quelques-unes des individualités qui la composent; elles se détachent vigoureusement sur un fond de masses confuses. Nous distinguons le capitaine Werner, officier de carrière; un ecclésiastique, le lieutenant Hartmann; deux professeurs, le feldwebel Clemens et le sergent Hillbrand; Heinz, un jeune engagé volontaire; le cuisinier Fips; le tambour Preiss; quelques soldats: Keller, Joseph Ulrich, César Schmidt. Le régiment dont ils font partie est amené des tranchées de Flandre, vers la fin de janvier 1916, pour être jeté dans le drame de l'offensive à la marche d'approche, l'attente dans les tranchées, l'assaut et l'holocauste.

En ces hommes qu'un même sort attend et qui se pressent, les réactions diffèrent. Regardons comment ils se préparent à mourir. Werner, le capitaine aimé de sa troupe, à laquelle il tient un langage brusque et confiant, est une belle incarnation du devoir militaire; mais le doute veut naître en lui sur la valeur de ce qu'il sert, et il le confie à son journal.

“Le doute croît en moi... Répugnant comme un champignon nocturne; je l'arrache dix fois par jour... Suis-je sorti de la limite des pensées permises? Vous ne connaissez de moi que le côté blanc, lisse, obéissant, soumis, — mais peut-on m'accuser parce que mon sang porte en lui l'autre couleur, la sombre? Ne devrais-je pas poser de questions? Sommes-nous un troupeau de moutons”

Sa compagnie doit participer à l'attaque contre le Bois des Caures et la cote 304. Quelques heures encore devant l'assaut. Le printemps déjà s'annonce: Heinz, le jeune engagé, a cueilli pour lui et posé sur sa table quelques primevères. Une ivresse gonfle le coeur de Werner:

“Printemps, printemps, tu fais éclater la terre la plus dure... Plus puissantes que les printemps circulent des séves dans les artères de ton peuple. Annonce, proclame que le temps d'avant la guerre s'est écoulé... Ne nous fais pas retomber, maintenant que nous sommes parvenus à un mètre du sommet, dans la poussière des siècles passés! Aujourd'hui nous voulons jouir de toutes les cimes de la liberté!”

Mais cette espérance radieuse n'est pas pour lui; il la croit à peine légitime et il reste le prisonnier de son devoir: “Celui-ci pourrait-il agir en nous et autour de nous, s'il n'était une exigence d'ordre divin?... Ne nous éloignons pas des chemins battus.”

“Le devoir? lui répond impétueusement l'adjudant Clemens, en vérité le mot est grand. Mais ce qu'il renferme est devenu très petit! Que les trains partent à l'heure, que nous soyons inexorablement un général et que nous tuions nos âmes, cela s'appelle aujourd'hui le devoir! C'est un cancer dévorant sur le coeur même du peuple! Il porte un casque à pointe, mais nous pas notre amour! Oh! si le devoir pressait comme jadis, d'une seule étreinte, le ciel et la terre à la fois!”

Cette révolte et cet appel anxieux vers un autre avenir, — “il faudra bien une délivrance!” — Werner n'y adhère pas. Pour donner un accent à sa vie, il se réfugie dans le renoncement. Mais quand il voit ses hommes déçimés les uns après les autres, quand il voit leurs yeux éteints, malgré tout fidèles, consolants comme des étoiles pour un désespéré, son coeur se brise. Il désire sourdement la balle qui lui fracassera l'écran, plein d'une nuit brûlante. “Enfin!” s'écrie-t-il quand elle vient. Avant de mourir, il déchire les pages de son journal, la confession que personne ne doit lire. Pour la dernière fois, il regarda comme un aigle ensanglanté la compagnie qui faisait feu. Puis il rebomba sur l'épaule de Clemens, en souriant à la rencontre d'une destinée nouvelle.”

Et les soldats? S'ils parlent différemment, selon leur caractère, ils ne jugent pas. Fips, le cuisinier, rappelle sans cesse, avec une ironie gouailleuse, ses souvenirs de Grèce; il est la “fleur de lotus transplantée dans la neige”. Kox fait avec élan son métier de creuseur de mines; plus celles-ci disloquent de corps humains en explosant, plus il est fier de lui-même. César Schmidt, “acteur à Goerlich, rôle des pères”, dans le civil, voit, dans le drame sanglant auquel il est mêlé, une comédie, une farce énorme; il s'agit d'y tenir un beau rôle! Heinz, le volontaire facilement heureux, qui réchauffe une mesange blessée et cueille des primevères, pour s'habituer

à manier le poignard de tranchées, l'essaye sur un chat crevé. Quant à Preiss, le tambour, obéissant par vocation, il rêve à la distinction suprême: la croix pour le mérite. Enthousiaste et généreux, il distribue à ses camarades — par avance les forts de Verdun.

Pour tous, la descente aux tranchées, l'attente terrible de l'assaut, la hantise de l'inconnu, l'attaque enfin, victorieuse puis brisée, apportant la démoralisante révélation de la guerre. “La respiration du destin les réunit en une seule coulée.” La plupart sont tués ou atrocement blessés, ou deviennent fous. La peinture où sombre l'esprit faible de Keller, le garçon de café, est hallucinante. Opfergang est riche de ces croquis rapides, nets et durs qui restituent en quelques lignes l'atmosphère du drame. C'est la rumeur des troupes en marche, le fracas de l'artillerie lourde, c'est la reconnaissance nocturne de Kox et de Preiss, c'est l'immense tranquillité menaçante des collines qui gardent Verdun, c'est un morne repas d'officiers, pendant lequel deux soldats s'apprennent à désertier et à trahir, ce sont les clairs de lune glacés, les aubes frissonnantes où le mort attend son heure, c'est le dernier repas avant l'attaque, pendant lequel les soldats s'éourdissent, dépensent tout leur argent en achat d'oranges, cigares, bière et saucisses, c'est le général qui, voyant la défaite, fou de douleur, court en première ligne, revêtu de boue ses parents, et tombe frappé d'une balle allemande.

La seule figure rayonnante, presque calme, et dominatrice est celle de Clemens, l'adjudant. C'est lui qui prête sa voix à la pensée d'Unruh. Dès les premières pages du livre, nous le voyons, sans illusion, angoissé par la réalité présente, mais confiant dans le triomphe final de l'esprit. Un jour qu'il s'est égaré dans le vieil ossuaire de Marville, il médite amèrement:

“Avant qu'il ne fasse printemps, tous les combattants, comme ici, soient-ils bruns, soient-ils blonds, seront resserrés et réunis dans la même communion. N'y a-t-il que la mort pour les y contraindre?”

Son collègue et ami Hillbrand est une âme forte et tendre qui s'offre simplement aux devoirs de la vie. Il s'occupe avec bonheur de ses hommes et pense à sa femme absente; il a besoin de croire à la justice de sa cause, à la valeur de son sacrifice. Le tourment de Clemens qui songe “aux battements de tous les coeurs vivants, qui veulent vivre, dans tous les abris et les trous”, ce tourment passionné, il veut l'écartier de lui, pour ne pas faiblir:

“Pourquoi me déranges-tu — dit-il à son ami — je respire ma solitude! Je retourne aux sources profondes de notre nation pour reprendre force! Détourne-toi de moi, avec tes gémissements! Lève les yeux! C'est Dieu qui nous envoie la tentation de ces nuits! Repousse ce qui dévore ta foi! Ne me regarde pas ainsi, — moi aussi, les doutes me déchirent! Sois silencieux: Dieu ne parle pas. Je sais que mon armée lève les mains aussi et me conjure de tenir bon. Comment pourrions-nous supporter et vaincre des enfers, si nous ne pouvons, pendant deux, trois ou quatre jours, être les maîtres de nos pensées?”

Tranquille et courageux, il monte à l'assaut, tandis que là-bas, dans la ville aux vieux pignons, vêtue de neige, il lui naît un fils. L'image pressentie de son enfant lui apparaît au moment où, dans un corps à corps sauvage, il étrangle un Français qui “voulait empoisonner son pays, souiller son foyer”. Mais, à son tour, frappé d'une balle mortelle, il tombe en râlant.

Clemens lui avait dit, un jour: “Donne-moi un drapeau, vaste comme le ciel, et j'étendrai sur toute la terre, jusqu'à ce que les armes soient déposées et que les hommes se tendent de nouveau la main.” Maintenant, en face de son cadavre, il reste sans haine; et tandis que flambe l'église, il remonte aux jours où ils étaient ensemble des vivants:

“Lorsqu'à Heidelberg nous parcourions les ruines et que nous remplissions d'histoires les salles princières du palais, je ne pensais pas à une chose pareille! Lorsque nous regardions la ville à nos pieds, et le Neckar sinueux sous les ponts de pierre, et les églises carillonnantes! Hillbrand, comme tu me dépassais! Comme nous chantions en traversant les forêts, lorsque la lune couronnait les chênes de minuit! Comme nous étions jeunes, comme notre monde était solide! Maintenant, il l'a frappé!”

Et il dit adieu “aux armées impériales, au temps des drapeaux”. Le sang versé doit être une promesse. Il le proclame en un monologue ardent:

“Ne sommes-nous pas dignes de combattre pour la clarté, avant de nous évanouir dans l'au-delà? Devons-nous rester à jamais des esclaves? Les squelettes doivent-ils gouverner?... Croyez-vous que toute cette jeunesse, en avant de nous, puisse mourir pour rien, que son esprit lumineux régnât seulement pour conquérir la terre? Ne sentez-vous pas enfin que nous mourrions dans une communion ineffable, dans l'esprit d'une grande fraternité humaine? Ah! ce n'est pas la terre qu'il s'agit de conquérir, mais notre âme!... Que toute prudence tombe, car je pressens la venue d'une race plus puissante! Chacun le sent aujourd'hui, chacun le sait encore, mais bientôt la plus forte digue ne nous contiendra plus.”

A son capitaine dont la raison se trouble, dans le ravin de la Mort, sous l'horreur d'un combat qu'ils mènent depuis cinq jours, il jette une affirmation triomphante:

“Où sont-ils ceux qui nous ont élevés des barrières? Je ne les vois pas! La mort les tient éloignés de nous. Ceux qui, à l'arrière, vivaient enchaînés sont libres ici, parmi des frères. Ceux qui étaient assis sur des trônes, sont, tremblants, au téléphone, et nous épiant. Nous sommes la décision; nous sommes l'action. Personne nous volera plus notre coeur. Derrière nous, les vieillards!”

Clemens ne vivra plus qu'en esprit, dominant la faim et la soif, soutenu par sa vision intérieure. Il refuse toute permission, pour ne pas se mêler à la cohue des villes, reconnaître la médiocrité de ceux pour lesquels il combat, et qui ne comprennent pas. Il salue le printemps, et tend les bras vers l'aube, symbole de la nouvelle naissance: “O Jour! Patience, nous voici Patrie, nous ne faisons pas seulement sauter des tranchées. De nous émane un souffle nouveau!”

Avec son lyrisme parfois obscur, ses notations brutales, son allure désordonnée mais émouvante et vigoureuse, Opfergang est donc, en même temps qu'un grand livre de guerre, un remarquable témoignage. Depuis qu'il l'a écrit, Fritz von Unruh a codifié sa haine de la guerre dans ses drames: Ein Geschlecht (Une Race) et Platz (Place). Et dans la préface qu'il vient d'écrire pour la traduction française d'Opfergang, il a renouvelé le “serment de paix” qu'il fit lorsqu'il se trouvait dans Beaumont, au milieu de la rue du village en flammes ou qu'il errait comme un perdu dans le ravin du Chauffeur.”

“Petit livre — dit-il — un chemin nouveau s'ouvre devant toi. Pourquoi, donc te laisser quitter le seuil de ta patrie natale? — Parce qu'il est une chose qui nous relie tous le sang. J'espère que ton chant sera compris, de même que, de part et d'autre, il y avait encore des hommes qui cherchaient... Nous voyons la lumière, car nous la portons en nous.”

Un tel livre ne doit-il pas être mis au compte de l'Allemagne nouvelle, qui se cherche encore plutôt qu'elle ne s'affirme, mais dont les témoins sont moins isolés qu'on veut bien le dire? Là-bas, une élite intellectuelle et morale, durement combattue, pense et sent autrement que ses aînés. Outre la jeunesse, dont nous avons vu, au Congrès de Fribourg, le droit regard et la sincérité conquérante, des hommes existent qui, différents d'esprit, de culture, de foi, s'unissent dans une commune tendance à rejeter l'idéologie de la force, à restaurer le culte de l'âme et de l'idée. Richard Demmel, Franz Wedekind, Rathenau sont morts depuis peu, mais l'admirable Forster, Heinrich Mann, Leopold Frank, H. von Gerlach, Clara Viebig, le comte Keyserling, Nicolaï, Paul Zech, Hermann Fernau et d'autres, demeurent, pionniers intrépides dans la “lutte pour l'amour”. A vrai dire, chez certains, la protestation contre la guerre s'exprime par des apostrophes d'un beau lyrisme vide, par d'abondantes effusions auxquelles on ne peut accorder qu'une

Aux meilleures Maisons de Montréal!
ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS! CEUX QUI N'ANNONCENT PAS DANS VOTRE JOURNAL NE DESIRENT EVIDEMMENT PAS VOTRE CLIENTELE. NE LES FORCEZ PAS A L'ACCEPTER. DU RESTE, COMME VOUS AUREZ CETTE SEMAINE BESOIN DE QUELQUE CHOSE, POURQUOI NE PAS VOUS ADRESSER

Le MATIN publie toutes les semaines une liste de fournisseurs où ses lecteurs et amis peuvent acheter en toute confiance. Le journal n'hésite pas à garantir l'excellence des valeurs que ces industriels, négociants, agents et fabricants mettent sur le marché et les recommande vivement à l'attention de tous. La circulation du MATIN parmi l'élite de notre population lui interdit de publier un grand nombre d'annonces, et c'est très volontiers qu'il sacrifie la quantité à la qualité. En encourageant les maisons, les commerces et les industries dont nous donnons ici une liste aussi complète et en même temps aussi exclusive que possible, les amis de notre journal — à part l'avantage matériel qu'ils ne manqueront pas d'en retirer — aideront non seulement notre oeuvre mais ils participeront au développement intelligent et au bon renom du commerce de la métropole.

- AFFICHEUR DENIS ADVERTISING SIGNS. 79 Benoit. Plateau 3587
AMBULANCE WRAY J. & BROS. 290 rue de la Montagne. Up. 2723
ANNONCIER GEN. NEWS & ADV. AGENCY. Cement Bldg. Up. 1926
ANTIQUAIRE B. M. & T. JENKINS. 439 Square Phillips. Plat. 0743
ARCHITECTE ERNEST COIRMER. Drummond Bldg. Up. 8640
ARMURIER BREMENT. 206 Ste-Catherine E. Est. 96
ART COMMERCIAL (Ecole) "FEDERAL SCHOOL" INC. 508 1/2 rue Guy. Up. 6322w
ARTISTES (Matériel d') "ART EMPORIUM". 23 McGill College Ave. Up. 1440
AUTOMOBILE (Cadillac) CADILLAC CARS LTD. 7 Avenue du Parc. Pl. 1251
AUTOMOBILE (Ford) JOS. BONHOMME, vendeur autorisé. 209 rue Guy. M. 1571
AUTOMOBILE (Réparations) N. BLAIN LITEE. 65 Casgrain. Belair 1464
AUTOMOBILISTES (Secours aux) A. O. A. Belair 7891. Belair 7892
AUVENTS ET MARQUISES LA COMPAGNIE DES AUVENTS DES MARCHANDS. 70 rue St-Paul Est. Main 3230
BARBIER VEZINA. 2, Rue Saint-Denis.
BEAVER BOARD NANTEL & REMILLARD, coin Papineau et DeMontigny. Est. 8862
BIJOUTIER MAPPIN & WEBB. 353 Ste-Catherine Ouest. Up. 7137
BICYCLETTES BREMENT SPORTS & CYCLE ENG. 206 Ste-Catherine Est. Est. 96 4
COMPTABLE C. A. CINQ-MAIRS. 50 (ouest) rue Notre-Dame. M. 3308
CONFISEUR KERHULU & ODLIAU. Est. 2140
CONSTRUCTEUR O. B. GIBSON. 166, Beaudry. Est. 522
CORSETIER C. J. GRENIER & CIE. 402 Ste-Catherine E. Est. 2220
COURTIERS EN DOUANE ANTONIO GIROUX & CIE. 212 McGill. Main 8623
COURTIERS VERSAILLES, VIDRICAIRE & BOULAIS, 90 S.-Jacques. Main 7930.
COUTURIERE MADAME CAPPONI. 20 Hutchison. Plat. 2096
COUVREUR TURCOT LIMITEE. 1631 Clarke. St-Louis 246
DECORATEUR G. BRENTA. 305 S.-Denis. Est. 1866
DEMEJAGEUR J. B. BAILLARGEON. 415 S.-Denis. Est. 6400
DISTRIBUTION (Circulaires) DOMINION MESSENGER & CO. 36 S.-Frs-Xavier. M. 5068
DORURE, ARGENTURE RYAL SILVER PLATE CO. 48 Craig Ouest.
EBENISTES BOURASSA & FILS. 1612 Notre-Dame E. LaSalle 3352
EDITEUR E. J. GARAND. 135 Sanguinet. Est. 6643J
ELECTRICIEN H. TRUCHON. 786 Ste-Catherine E. Est. 518
ENCADREURS LA CIE WISINTAINER & FILS. 58 S.-Laurent. Plat. 2613
ENCANTEURS FRASER BROS. 453 S.-Jacques. M. 0790
ENTREPRENEUR OMER DE SERRES. 204 S.-Denis. Est. 7000
FLEURISTE MADEMOISELLE RODRIGUE. A-côté du Théâtre St-Denis.
FONDEUR A. DOSTERT. 453 St-Paul Ouest. Main 7959
FOURREUR MAPPIN & WEBB. 353 Ste-Catherine O. Up. 7137
FORGERON JEAN FITTES. 129 S.-Dominique. Est. 6210
GARDE MEUBLES J. B. BAILLARGEON. 415 S.-Denis. Est. 6400
HUITRES LOUIS NOREAU. 8 Craig Ouest. M. 6108
IMPRESARIO BERNARD LABERGE. 7051 S.-Jacques. M. 2042
IMPRIMERIE A. GER. 74 S.-Dominique. Est. 9857
LIBRAIRIE VICTOR GRENIER. 34 Blvd. S.-Laurent. M. 1866
LUNETTERIE LA CIE NOURY LITEE. 233 S.-Denis. Est. 3402
LUTHIERS L. LAVALLEE. 299 St-Denis. Est. 986
MACHINE A ADRESSER ELLIOTT ADD. MACHINE & CO. Ch. 208-263 S.-Jacques. M. 4487
MECANICIENS DUPLESSIS, BEZIER & VALQUET. 27 S.-Alexandre. Plat. 3464
MEMBRES ARTIFICIELS C. MARTIN. 36 (est) rue Craig. M. 4722
MENUISIER I. BAYARD. 1097 St-André. St-Louis 751.
PAPETIERS GIANGHER FRERES LIMITEE. 87 Notre-Dame O. M. 8200
PARFUMERIE
PEINTRES LAVOIE & PAQUET. 601 S.-André. Est. 1412
PHARMACIE
PHOTOGRAPHES DUPRAS & COLAS. 115 Metcalfe. Up. 3269
PLOMBIERS LA CIE BRUNET LITEE. 223 Blvd. S.-Laurent. Est. 1575
POISSONNIERS STANFORD LTD. 128 Mansfield. Up. 6201
PROFESSEURS INSTITUT LAROCHE. Préparation aux diplômes univers. 303 S.-Denis.
QUINCAILLERIE OMER DE SERRES. 204 S.-Denis. Est. 7000
RELIEUR NAT. FULLING & BOOKBINDING CO. 18 Hospital. Main 1649
REPARATIONS D'AUTOMOBILES J. H. SEGUIN. 588 Dorchester Est. Est. 719
RESTAURANT LEMAY. 89 S.-Jacques. Main 955
SELLIERS LAMONTAGNE LIMITEE. 338 Notre-Dame O. Main 8350
TAILLEUR
TEINTURIERS DECHAUX FRERES LITEE. 661 Montcalm. Est. 5000
VALISIERS LAMONTAGNE LIMITEE. 338 Notre-Dame O. M. 8350

valeur négative. En face des lourdes réalités, il est dangereux et trop simple de ne penser qu'avec son coeur. L'amour de la paix ne date pas d'hier; il s'agit peut-être moins d'abattre l'idéal guerrier que de le remplacer. On pourrait reprocher à Unruh le fond vague et confus de son idéalisme et de sa métaphysique, mais il le rachète par une éloquence ferme et virile, par une dignité émouvante, par son mépris des volontés qui abdiquent ou se récusent. Il va donc vers ces foules prêtes à sombrer dans l'anarchie morale et leur jette sa pensée, chargée de vie frémissante. Il oblige les yeux à se lever et les cours à s'ouvrir. Ecoutez le ton d'un discours qu'il a prononcé récemment à Mannheim:

“S'il m'était donné de décider avec la puissance d'un Dieu: “Celui de nous qui a vécu son existence conscient de sa responsabilité, qu'il reste!” — qui aurait le droit de rester? Cette salle deviendrait vide comme le temps présent est vide d'hommes. Allez donc, vous qui voulez de nouveau courber l'échine devant les vœux d'or ou un Empereur, vous qui désirez retourner à votre niche et qui préférez subir qu'être responsables. Allez! Mais vous, dont le sang bat sous les tempes, vous, jeunesse vivace en qui le feu n'est pas éteint, vous qui êtes là, assis devant moi, attendant qu'un miracle se fasse, — n'entendez-vous pas le vieux cri de douleur de l'homme oublié dans vos âmes, de l'homme qui guette l'avènement non pas du maître, mais de toi!”

C'est cet état d'esprit “activiste” qui est l'une des caractéristiques les plus intéressantes de la nouvelle Allemagne. De Ludwig Rubiner à Rathenau, ses représentants les plus divers conjurent le peuple, les intellectuels et surtout la jeunesse d'imposer leur décision aux événements. Comme l'écrivit, il y a quelques mois, la revue Tagebuch: “La plus grande auxiliaire du dictateur futur s'infiltré à travers toutes les classes de la nation: c'est l'apathe générale”. Phénomène d'autant plus explicable qu'en Allemagne, l'audace de l'imagination se joint fort bien à un tempérament immobile. Les révolutions s'y font plus souvent dans les cerveaux des philosophes que dans les rues. S'il est une “fatalité” contre laquelle les pacifiques doivent protester par une action vivante et continue, c'est bien la guerre. La croire inévitable, c'est la faire naître. Le pessimisme naturaliste qui la situe à jamais dans l'ordre des choses n'est pas vrai que l'optimisme humanitaire. Nicolaï, dans son grand livre sur la Biologie de la guerre, a mis en lumière ce vice fondamental de l'idée de guerre: elle considère l'homme non pas comme s'opposant à la nature, mais comme un inerte fragment de la nature. Comment nier pourtant que la pratique de la guerre, de nos jours surtout, où l'on arme un peuple par persuasion, où l'on mobilise jusqu'aux consciences, montre l'importance capitale de l'élément spirituel?

La paix qui vient peut-être, provoquée par la nécessité de solidarités plus larges, gâchée par des ententes savamment combinées, restera précaire, nous l'avons dit souvent, si elle n'est pas fondée avant tout sur des réalités plus hautes, qui ne se mesurent pas au cours du dollar. Car il est deux manières d'aimer, de désirer et de conquérir la paix. On peut la rechercher par goût de la médiocrité tranquille, l'acheter par des abdications, la faire régner en la désobéissant. Ou bien on peut la vouloir par l'effort, la charité, le renoncement à soi-même, par une dramatique conscience de la destinée éternelle des hommes, nos frères. Ce sont les ouvriers de cette paix héroïque, les doux au coeur fort, qui “passeront la terre”. Ainsi comprise, l'idée d'une solidarité internationale, d'une harmonie à créer dans tout le royaume humain — qui a paru jusqu'à présent si pauvre de réalités concrètes — cette idée acquerra le “style”, l'ampleur, la densité, le reconcement des idées vivantes. Il faut convenir que l'égoïsme n'y trouvera pas sa part élargie... Mais la notion chrétienne de la paix aurait-elle triomphé le jour où il serait de vérité évidente pour l'homme que rien ne mérite en ce monde qu'il y sacrifie quelque chose, et même sa vie?

La Banque Royale du Canada
D'ABORD une petite banque à l'actif modeste de \$729,000 en 1869, la Banque Royale du Canada a grandi avec le Dominion dont elle a encouragé et soutenu les bonnes entreprises industrielles, agricoles et commerciales, si bien que ses ressources actuelles se montent à \$538,000,000.
70, rue Saint-Jacques, Montréal, Québec, Toronto, Winnipeg, Vancouver, et partout où il y a un Canada.
L. J. à l'Étranger

Cela me remet en mémoire quelques heures du dernier été, passées, en compagnie d'un ami d'Allemagne, sur ce doux lac de Starnberg qu'ennoblit, au loin, le porfil impérial des Alpes bavaroises. Notre causerie n'avait pas fui ces sujets graves qui oppressent nos consciences. Après un long silence, il me dit: “C'est vrai; d'immenses questions se posent entre nos deux pays... Mais aucune ne doit les mener à se dresser l'un contre l'autre. Car nous, les jeunes de la nouvelle Allemagne, nous voulons vraiment la paix. Non pas par lâcheté, non pas par crainte du sacrifice. Mais parce que nous sommes catholiques.”

Et le soir même, dans Munich, la ville nationaliste, il me conduisit au cercle dont il est le Führer joyeux et actif et dévoué. Autour de la longue table, plus d'une trentaine de jeunes étaient assis, le regard ferme, chargé d'une curiosité accueillante. Ce fut très simple: les paroles de bienvenue de l'aumônier, dignes et vibrantes; la réponse que chacun de nous aurait faite; quelques-uns de ces chants alertes ou graves où les Allemands retrouvent leur âme collective... Au moment du départ, tendues vers moi, les mains loyales... Rien de plus. Mais il y avait à cela une émotion étrange et profonde qu'on ne peut oublier.

Souhaitons comme Français, comme amis virils de la paix, qu'elle devienne nombreuse, cette dite morale, chrétienne de foi, de tendance ou de nostalgie, qui veut enseigner à l'Allemagne la voie d'un nouveau destin. Et ne craignons pas de faire écho à tous ceux qui, s'évadant de la politique, des intérêts et des haines, jettent, dans le tumulte enfiévré de l'Europe, les paroles de la vie spirituelle.
Louis de BALASY.

(1) Aux “Éditions du Sagittaire”

SCENES DE LA VIE PARISIENNE  
**CLOWNS**

Les loges, sous des gradins de cirque, sans jour ni air. On entend au-dessus de nos têtes, les pieds des spectateurs frappant le plancher et vaguement aussi, la rumeur de l'orchestre. Les murs et la menuiserie des gradins sont peints d'une couleur claire. Tout le long de la soupenne qui est circulaire, entre la piste et le foyer, court une sorte de tablette sur laquelle sont posés des flacons et des petites boîtes de maquillage. A droite, par terre, sous les gradins, des malles, des paquets et, à hauteur d'homme, toute une garde-robe misérable suspendue à des portemanteaux: chemises, vestes, pantalons, détroques de cirque. Pêle-mêle, l'habit chamarré de tout à l'heure et celui de la journée; le veston vert par les pluies et l'oripeau brodé de laine, de soie ou d'or, fantaisie du faubourien demeuré enfant qui coud une dentelle et un galon d'argent, fait dessiner à l'aiguille une grimace sur le satin brillant et, affublé d'une perruque, le masque enluminé, s'élançera sur la piste et exécutera des culbutes en poussant des cris gutturaux de Sioux.

L'attrait du cirque ne semble avoir été, depuis longtemps, si vif. Le clown, comme l'artiste de music-hall, ont pris, dans la secrète faveur du public, la place que tenait jadis le comédien et le chanteur. Est-ce un progrès? Nul n'est en mesure de connaître des mouvements qui ont la mobilité et l'alternance de ce monde. Si le monde ne variait point, nous y pourrions mourir d'ennui et ne l'observerions plus, en tout cas, qu'avec indifférence.

Six ou sept clowns se font le visage le long de la tablette et s'habillent précipitamment, quittent la chemise fanée pour endosser l'habit poussiéreux et ample de l'Auguste, le col raide, les énormes souliers plats, la cravate émeraude ou vermillon.

Plus au fond, l'espace réservé aux artistes de numéros spéciaux, qui ont une personnalité dans ce monde anonyme, grouillant, hilare et spleenétique des clowns. Ceux qui ont imposé un visage, créé par eux — comme Footit, jadis, comme aujourd'hui Little Tich ou Grock. Celui-ci donne à la scène du music-hall l'impression d'un comédien de grande envergure, grâce à quelques moyens cherchés, étudiés, réussis; il en dose l'intensité avec une science particulière, selon le public, dont il m'a dit flâner, à l'étranger même et en quelques instants, la "capacité".

Je regarde se grimer un de ces "spécialistes" du rire, jeune encore — trente-cinq ans, je pense, d'après ses cheveux noirs, brillants, rejetés en arrière. Le visage est enduit de blanc et d'une sorte de cosmétique, qui permet de noyer les sourcils sous la pâte pour dessiner ensuite, au-dessus de l'œil, d'épais et immenses demi-cercles. L'expression y gagne cet air ahuri qui soulève le rire avant même que l'homme n'ait dit mot. Puis pour imiter une barbe de plusieurs jours, il s'enduit de noir, se rougit ensuite les pommettes, se dessine sur le cou des rides sanglantes...

Un autre, à sa droite, guetté par un chien étendu sur une malle, se rougit le nez, le regard plongeant dans un petit morceau de glace triangulaire... Porto — il est Portugais — celui qui se creuse les joues avec du noir pour imiter une barbe de trois jours, dissimule ses cheveux sous une courte perruque rouge. Le voici transformé. Impossible de lui donner un âge, ni de reconnaître de lui un trait, ni une expression. Il me dit, en pratiquant la métamorphose, qu'avant la guerre, les produits de théâtre, eux aussi, étaient meilleurs. Pendant ce temps, son voisin, qui a ouvert sa malle, en tire successivement une petite cravate blanche, un collier de chien brodé de paillettes roses et tous les accessoires de son numéro.

Les Augustes se sont éclipsés depuis un certain temps déjà. Un seul est resté, d'une taille au-dessous de la moyenne, avec un petit profil coupant et triste. Le propriétaire du chien part à son tour.

Sur le Cirque Medrano tout entier pèse la gloire des Fratellini. Un livre vient de paraître à leur louange; ils sont célèbres dans les journaux. On dit "Eux" dans la maison, ou "Ils" avec un respect qui a la redoutable majesté d'un nuage d'électricité. Il existe, au cirque, comme à tous les degrés de l'échelle sociale, des rivalités: l'homme qui s'élève tourne difficilement la tête vers ceux qui la chance a moins favorisés.

Où compter plus de destinées interrompues, de carrières bifurquées que dans ce monde où l'on suppose qu'il suffit de paraître avec un visage enfariné et d'esquisser des cabrioles pour soulever les applaudissements et se faire remarquer. La gloire des Fratellini respire sur la façade de l'établissement, mais elle en assombrit les coulisses, si l'on peut dire. Plus la lumière est intense sur un front, plus autour de lui l'ombre s'épaissit...

Mais voici Chocolat. Il est en retard. Il a le large nez du priseur sur les dessins d'Henri Monnier. Son teint est à peine nuancé. En quelques instants, il sera quasi nu. De son père, le noir, que nous avons tous connu dans notre enfance, en compagnie de Footit, au cirque de la rue Saint-Honoré, il a gardé un air de famille, les yeux de cette mèche fournie, crépus, sur le front de la tête rasée. C'est l'enfant de la balle. Fils d'un noir et d'une blanche, il a conservé les traits paternels en évoquant une aquarelle passée au soleil. Il semble que le lait des cocottes se soit répandu sur son épiderme et, pour faire le nègre, est obligé, lui, de se noircir! C'est un garçon de bon sens. Il a vu des scènes de tribunaux presque entièrement improvisées par lui et son camarade Porto, qui ont la saveur d'un Henri Monnier et font penser aux scènes comiques de Jules Moineau. L'interprète l'actualité. Jouer, chaque soir, une sorte de revue, c'est son rêve. Le public, en son indifférence repue, veut ignorer la somme de travail, d'imagination que mettent ces bateleurs dans leurs pseudo-imaginaires. Ils ne vivent, cependant, que pour les quelques minutes qu'ils passeront sous les rayons du projecteur électrique.

Avant même de paraître devant eux, ils entendent ces spectateurs qui appuient des pieds, tapent des talons en guise d'applaudissements, s'agitent sur les banquettes, tandis que l'aigrette rumeur de l'orchestre perce le brouhaha.

Mais voici, comme une nuée d'hirondelles épuisées, les Augustes et le clown Pipo avec son chien, qui rentrent de la piste, essoufflés, le visage perlé de sueur, comme vaporisé d'eau... Le chien, haletant, tire la langue, mais ses yeux ne quittent son maître, qui va prendre dans la malle un morceau de sucre chaque soir attendu et donné. Puis, sans même s'es-suyer, Pipo enlève le collier pailleté et le range dans cette malle mystérieuse et vétuste à côté de la petite cravate blanche et des oripeaux qu'il ôte un à un.

Après s'être passé au brun, Chocolat s'est frotté avec une poudre très fine de fécula de pomme de terre qui ne laisse aucune trace et empêche le maquillage de s'évaporer avec la sueur...

Au-dessus de la planche où traînent les pots et les boîtes, j'aperçois des toiles à peindre posées, à l'envers, sur une des poutres. Les clowns m'en font les honneurs; une jeune demoiselle russe, qui vient passer là des heures presque chaque soir, a brossé ces portraits.

— Mon vieux, ça, c'est du cubisme, dit l'un, en désignant des traits colorés et brutaux, les zigzags de couleur qui zèbrent le visage représenté dans l'intense fraîcheur de son maquillage.

Les Augustes, à peine éponnés, changent déjà de costume, le numéro qui précède l'entrée de Chocolat et Porto s'achève. vite, en scène... Ils décrochent un violon qui pendait près du ortrait de la demoiselle russe, les accessoires sont ramassés un tour de mains, une robe et un bonnet de juge, et déjà Chocolat se donne instinctivement cette expression enjouée que l'on voit aux singes de Chardin et de Decamps, coiffés d'une toge de magistrat.

Je suis seul dans la longue loge en soupenne, avec ces oripeaux suspendus, ces malles qui contiennent la petite fortune, le passé, l'avenir de ces faubouriens, fils eux-mêmes d'hommes de cirque. A la lueur crue des ampoules électriques, le visage dégage, dans le silence subit, avec cette rumeur de l'avisible public et de l'orchestre, une mélancolie indéfinissable.

Allons voir aux écuries l'éléphant qui caresse de la pompe l'échine d'un poney et les six chevaux caparotonnés, le tout orné de plumes d'autruche azurées, qui ressemblent à des dames du temps du Maréchalat, se préparant à partir à une soirée dans le monde.

Albert FLAMENT.

**LE TABAC A FUMER  
OLD CHUM**

EST SOUS QUATRE ENVELOPPES CACHETÉES

L'enveloppe extérieure  
de papier paraffiné à  
l'épreuve de l'eau et de  
la moisissure

L'enveloppe régulière  
OLD CHUM faisant voir  
le nom et la marque  
de commerce

La lourde feuille  
d'étoffe

Le lourd papier  
manille



pour vous donner toute la richesse  
et l'agréable douceur de ce—

**"Tabac de Qualité"**

Manufacturé par  
"IMPERIAL TOBACCO CO. OF CANADA LIMITED"

**LA FARINE  
REGAL**



est indispensable à la ménagère qui désire faire  
des gâteaux et pâtisseries appétissants, légers, dé-  
licieux et nourrissants; cela parce qu'elle est faite  
avec le choix des meilleurs blés canadiens dans les  
moulins les mieux outillés et les plus modernes.

Vendue partout en sacs de 7-14-24 1/2 et  
98 livres, et en barils de 98 et 196 livres.

St. Lawrence Flour Mills Company, Limited  
MONTREAL

**La Mutuelle de Montréal**

VOUS OFFRE DES GARANTIES ABSOLUES  
ET VOUS FAIT FAIRE 35 P. C. D'ECONOMIE  
SUR VOS PRIMES.

DEMANDEZ A VOIR NOS INSPECTEURS.  
NOUS N'AVONS PAS D'AGENTS.

**La Cie d'Assurance Mutuelle de Montreal  
CONTRE LE FEU**

Edifice "LA SAUVEGARDE", MONTREAL  
TELEPHONE: MAIN 6955.

Vous obtiendrez toujours: la meilleure qualité, le  
service le plus efficace et des prix beaucoup plus  
bas que les prix courants du marché, en faisant vos  
achats chez

**Dupuis Frères**  
LE MAGASIN DU PEUPLE  
447-449, STE-CATHERINE EST, - MONTREAL

**LES BELLES FOURRURES**

Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents  
et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en tups  
jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.  
EMMACASINAGE DES FOURRURES  
La maison se charge de l'entretien et de la conservation des  
fourrures qui lui sont confiées, par sa clientèle.  
**CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée**  
130, RUE SAINT-DENIS

**La Galerie d'Art Moderne**

Oeuvres d'art et  
encadrement artistique  
196, avenue Laurier, Ouest Montréal  
près de l'avenue du Parc Tél. St-Louis 1400

**NOTAIRES**

**JOSEPH L. GIROUARD**  
NOTAIRE  
35 RUE ST-JACQUES  
Tél. Main 5030

**NOTAIRES**

**P. E. BLONDIN**  
NOTAIRE  
Edifice "Montreal Light, Heat"  
83 CRAIG OUEST

**AVOCATS**

Rés. 2574 St-Denis  
Cal. 799 W. Main 527  
**Aldéric Blain, L.L., L.**  
AVOCAT — ADVOCATE  
50 Notre-Dame Ouest.  
Immeuble Duluth, Chambre 21

**FELIX DESROCHERS**  
AVOCAT  
20, Rue ST-JACQUES, Ch. 39  
Tél. Main 7019  
Rés.: 869, Rue ST-HUBERT  
Tél. Est 622

Hon. Rodolphe MONTY, C.P., C.R.  
Alfred Duranleau, C.R.  
H. S. Ross, C.R.  
Eugène R. Angers,  
J. C. Martineau.

**MONTY, DURANLEAU,  
ROSS & ANGERS**  
AVOCATS  
SUITE: 90 ST-JACQUES  
TELEPHONE MAIN 140

Téléphone Main 295  
**L. Conrad Pelletier, c.r.**  
AVOCAT  
ancien Bâtonnier  
30 RUE ST-JACQUES, Ch. 42  
MONTREAL

Tél. Main 1183 Rés. Melrose 224  
**Théodule Rhéaume, c.r. M.P.**  
AVOCAT et PROCUREUR  
Chambre 63, édifice La Sauvegarde  
92 rue Notre-Dame Est

**Etampes en caoutchouc**  
DE TOUTS GENRES  
**A. DEROME ET Cie**  
20 et 22 Notre-Dame (Est)  
Téléphone: Main 4679 Montréal

**PHARMACIES MODELES  
GOYER**  
184-186 rue Ste-Catherine Est  
Tél. Est 4940-4275  
700 rue Ste-Catherine Est  
Tél. Est 3268-4698  
MONTREAL

**Dr. Philippe Panneton**  
OCULISTE et URISTE  
Ex-assistant, Fondation Ophthalmolo-  
gique Kotschil, — Ex-assistant  
bénévole, Hôpital Boucicault, —  
Ex-médecin consultant, Hôpital  
S.-Louis, Paris. — Membre de la  
Société Française d'Ophthalmologie.  
400 ST-DENIS Tél. Est 9290

**GIN CANADIEN**  
Melchers  
**CROIX-D'OR**

LE MEILLEUR GIN DISTILLÉ  
Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la  
surveillance du Gouvernement Fédéral.  
rectifié quatre fois et vieilli en entropé

TROIS GRANDEURS DE FLACONS

Gros	42 onces	Prix \$3.80
Moyens	26 " "	2.55
Petits	10 " "	1.10

The Melchers Gin and Spirits Distillery Co.,  
Limited - Montreal

**DOCTEURS**

Téléphone Est 7580.  
**Dr. J. M. E. Prevost**  
Ex-élève des Hôpitaux de Paris,  
Londres et New-York  
Pendant quatre ans dans les Hô-  
pitaux Militaires en France et en  
Angleterre. Spécialiste en mala-  
dies sexuelles, maladies de la peau  
et maladies vénériennes.  
HEURES DE BUREAU:  
10 heures A. M. à 8 heures P. M.  
460 RUE ST-DENIS,  
Coin Sherbrooke. Montréal.  
Tel. Est 6958

**Dr. Albéric Marin**  
Des Hôpitaux Militaires Vénériens,  
France, Angleterre.  
Traitement des maladies de la  
peau, voies urinaires, syphilis. Con-  
sultations: 2 à 5, 7 à 9.  
295 RUE SAINT-DENIS.

Tél. Main 2287 Rés. Kocland 343  
**J. E. C. DAoust**  
ARCHITECTE  
Diplôme de l'A. A. P. Q.  
successeur de  
**GAUTHIER & DAoust**  
160, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

**Bigonnesse & Bigonnesse**  
ARCHITECTES  
Spécialité — Maisons de rapport  
182, Rue Ste-Catherine Est  
Tél. Est 6752 - - - MONTREAL

**Rapports sur  
les récoltes  
au Canada**

A intervalles rapprochés, pendant la  
saison, la Banque de Montréal publie  
des rapports sur le progrès des récoltes  
au Canada. Ces rapports télégra-  
phiés au bureau-chef par les gérants  
des 550 succursales de cette banque,  
couvrent toutes les provinces et for-  
ment une très bonne source de ren-  
seignements sur les conditions des ré-  
coltes.

Ces rapports sont distribués gra-  
tuitement. Sur demande, à  
n'importe quelle de nos succursales,  
votre nom sera inscrit sur nos listes.

**BANQUE DE MONTRÉAL**  
Actif total de plus de \$650,000,000



Le luxe, le plaisir et l'oisiveté nous proposent une  
jouissance qui épuise les fortunes, affaiblit le courage  
et n'offre aucune garantie de paix et de bonheur.

Bannissons-les de notre foyer.

**L'ECONOMIE**

qui nous suggère le TRAVAIL, la SOBRIETE, le bon ORDRE  
en toutes choses, nous assure une vie heureuse dans le DEVOIR.

**LA BANQUE D'EPARGNE  
DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL**

LA GRANDE BANQUE DES TRAVAILLEURS

Bureau Principal et Seize  
succursales à Montréal.

A. P. LESPERANCE,  
Gérant Général.

# TIN QUE NUL N'EN IGNORE MEIGHEN, KING OU... QUI? par Armand Lavergne

Depuis 1921, le parti libéral détiend le pouvoir à Ottawa. Les soixante-cinq députés du bloc québécois, forment son groupe le plus compact. A part quelques rares exceptions, le reste du parti a pour pouvoir se compose des anciens unionistes, revenus vers la crèche libérale, après le choix de M. Mackenzie-King comme premier ministre; ces derniers n'ont rien abandonné de leurs anciennes convictions impérialistes ou de leurs préjugés. Ils sont même toujours doués de leur formidable appétit.

Donc, de quelque côté que nous nous retournions, nous, nationalistes, nous nous trouvons en face de la même doctrine impérialiste: chez les "rouges", avec des variantes à l'infini de la gamme, suivant les provinces; chez les "bleus", il faut leur rendre ce témoignage, avec au moins la franchise de leur pensée.

Et, au risque de passer pour "un gobe-mouche en pierre posée", j'aime encore mieux avoir affaire à un adversaire déclaré et attaquant en face qu'à celui qui, à l'occasion, abonde dans mon sens pour mieux me faire, dans le dos, le coup du père François.

Avec le premier, il y a chance que je voie venir et puisse me protéger; avec le second, je suis certain d'être étranglé.

Au point de vue de la franchise, il y aurait bien des choses à dire en faveur du chef conservateur, et quelques-unes aussi, d'un tout autre genre, sur le compte des principaux lieutenants (?) de M. King, comme les Fielding et tutti quanti.

Il serait même à propos de nous rappeler que si nous sommes dans l'impérialisme jusqu'au cou, c'est le grand Canadien, Sir Wilfrid Laurier, qui nous y a fourrés, tant par ses belles paroles à Londres, en 1897, que par son acte sanglant de 1899, lors de la guerre anglo-boer, sans oublier la marine de 1911, et en noir dans un statut canadien le principe reconnu de la participation aux guerres impériales.

En 1917, comme en 1921, les farouches libéraux du Québec, semblables aux "farouches" nationalistes de 1911, promettaient de tout chambarder. Le peuple les a crus. Leur première, leur seule idée fut de se précipiter dans les bras de ceux qu'ils dénonçaient la veille. L'un vit alors libéraux canadiens-français et libéraux unionistes anglais se regarder cyniquement, avec le même sourire entendu et serene des deux augures de l'antiquité.

Et depuis?... passé à Ottawa? Si nous en croyons le *Droit* et le *Droit*, journaux dont on ne peut soupçonner l'indépendance, le démentissement ou la sincérité, "l'éternelle persécution du français dans l'administration fédérale se poursuit comme aux plus beaux temps du régime tory! Pour désagréable, basse et repoussante qu'elle nous apparut toujours, elle n'en est pas moins surprenante sous un régime libéral."

Cette affirmation est la répétition des termes mêmes du *Soleil*, en date du 28 octobre 1922. Ce dernier témoignage est certainement un terrible, mais convaincant aveu.

Et cela arrive quand nous comptons soixante-cinq députés, bloc solide de la province de Québec.

Jamais notre influence n'a été aussi nulle, jamais notre langue n'a été aussi méprisée dans les services publics fédéraux.

Combien y a-t-il de nos cités, qui restent sous-ministres ou chefs de bataillon?

A peine deux ou trois sur dix-neuf, et encore, sur ce nombre, l'un d'eux n'est-il Canadien-français que de nom...

A l'imprimerie de l'Etat, partout, les fonctionnaires congédiés les premiers sont ceux de notre langue, alors qu'on garde de préférence des immigrés récemment arrivés.

J'avais rêvé, espéré, et que d'autres avec moi, que le bloc québécois aurait pu imposer la réforme légitime, nécessaire, du bilinguisme sur les timbres et les monnaies.

Sauf chez M. Bureau, qu'il convient de féliciter pour sa tentative de franciser les timbres d'accès, il n'en est pas été question.

Qu'avons-nous donc gagné au change, et quelle amélioration s'appuie sur le nom de notre langue, alors qu'on garde de préférence des immigrés récemment arrivés?

Qu'a-t-il de dernier pour réaliser les réformes, qui, de la réforme, sont nécessaires à la création d'une mentalité canadienne, d'un sentiment vraiment national?

Quel effort ont tenté les chefs libéraux anglais? Aucun.

tant des sans-travail, la hausse du coût de la vie, l'émigration par milliers des nôtres chaque mois, aux Etats-Unis, les faillites de plus en plus nombreuses, la désertion en masse des campagnes, voilà les jalons qui marquent le règne libéral depuis 1921.

Le pays saigne à pleine artère par l'émigration et, d'un autre côté, on verse dans ses veines à flot continu le poison virulent de l'immigration.

Politique néfaste, inaugurée sous le règne de Laurier, et dont tant de fois Bourassa et moi avons dénoncé aux Communes et sur les tribunes publiques les terribles conséquences.

Et pendant que les vrais Canadiens s'en vont, que notre influence, à nous de langue française et de tradition vraiment nationale, diminue chaque jour par suite de cette politique aveugle, pour être remplacée par celle de l'étranger; nos ministres et leurs soixante-cinq partisans, heureux de leur portefeuille ou des douceurs du pouvoir, comme des Boudhas satisfaits, s'hypnotisent dans la contemplation de leur nombre ministériel.

Gorgés et repus, ils ne doutent pas que la Pologne ne soit heureuse jusqu'Auguste est ivre; ils ne s'aperçoivent pas que leur loi de faillite, — une loi néfaste, — fait main basse sur notre code civil français, pas plus qu'ils ne voient, dans l'extension de la gendarmerie à cheval aux vieilles provinces, une main-mise sur l'administration de la justice, qui est de strict ressort provincial. Et combien d'autres cas qu'il serait fastidieux d'énumérer dans cet article déjà trop long lui-même.

A tous ces maux, évidemment, la protection n'est pas une panacée universelle.

Ce régime économique, qui, comme les institutions humaines, n'est pas infallible, a fait pourtant la prospérité du pays.

Le flirt passionné de M. King avec les progressistes, doctrinaires du libre échange, auxquels il lance les regards langoureux d'une "Jersy" en mal d'être traité, le met-il en danger? Je suis porté à le croire. Faudra-t-il attendre la ruine du pays pour en acquiescer l'absolue certitude?

Demandez-le aux fabricants de chaussures de notre bonne ville de Québec.

Sans doute, "il y aurait plus à dire contre le tarif de faveur appliqué aux marchandises importées d'Angleterre".

Cette politique date de la première visite du grand Canadien, Sir Wilfrid Laurier, alors "plain Mr. Laurier", à Downing street.

Il ne serait pas juste de la reprocher aux seuls torys.

Et quoique "le protectionnisme vient en conflit avec l'impérialisme", nous avons entendu cependant, à Québec, M. Meighen et ses amis dénoncer en termes non équivoques la préférence britannique.

Devant cette situation, dont j'ai brossé en larges traits les grandes lignes, que devons-nous faire, nous, les nationalistes?

Continuer le régime actuel et ses tristesses, ou envisager avec courage les raisons d'espérer? Ceux qui croient en M. King, le bloc solide et leurs alliés à la *Fielding*, libre à eux, c'est leur affaire et leur droit.

Mais, pour ceux qui, comme moi, jugent l'arbre à ses fruits, peut-on faire un crime de nous tourner vers M. Meighen?

Au moins avec lui nous savons où nous allons.

Il ne déguise pas sa pensée et nous avons l'avantage immense de savoir où commence avec lui la croisée des chemins. Chez les autres, tout me paraît ténébreux, ornières et guet-apens.

Entre deux groupes également impérialistes, également responsables de la participation à la guerre, également responsables de l'application de la conscription (1), il me paraît logique d'espérer en celui qui parle avec franchise et chez qui l'on découvre au moins l'embryon de la pensée canadienne, tant au point de vue économique qu'au point de vue des droits de la race.

Où alors, personne?

Citoyens dans notre pays, appelés à être régis par le système démocratique d'une nation, devons-nous, émigrés sur notre propre terre, exilés dans notre pays même, laisser faire, laisser dire et ne pas chercher à nous servir des moyens et des hommes à notre disposition?

Peut-être; mais telle n'est pas ma conviction. Il faut les essayer les uns après les autres, sans nous laisser, jusqu'au succès final ou jusqu'à ce que notre tour vienne de laisser tomber l'arme que ne pourra plus soutenir notre main glacée.

N'ayant jamais trompé personne, je reste d'un optimisme féroce, et j'ai encore confiance en ceux qui parlent franchement.

Où bien devons-nous ne rien faire, regarder passer les choses et les hommes, et, comme le mauvais intentionné de la parabole, enterrer le talent? C'est-à-dire ne pas prendre part à la vie de la nation, rester blottis dans la doctrine pure, sans action, sans geste, sans acte, prostrés devant l'idéal, sans recourir à aucun moyen de la stratégie permise et honnête? Devons-nous, rétrogrades dans l'intransigence, nous contenter de marmottes, avec la satisfaction d'un impératif, aussi égoïste que non contaminé, *Turris eburnea, ora pro nobis*.

Et les actes de M. King le condamnent, si nous n'avons pas droit de tenter quelque chose auprès de M. Meighen, alors qui nous sauvera? Qui, qui?

*Turris eburnea, ora pro nobis.*  
ARMAND LAVERGNE.

# La Martinade OU LES EXPLOITS DE MEDERIC

(SUITE ET FIN)

Revenons à Martin, divaguant dans sa chambre. Nous sommes aujourd'hui le premier de septembre, Jour qui fut arrêté pour l'opération. Ayant été dix jours sous observation. Depuis le 20 D'AOUST il n'en menait pas large. Après avoir toussé, le médecin en charge Explique aux carabins le cas intéressant qui les occupe. "On ne rencontre pas souvent, un homme mangeant un lion. C'est le contraire qui arrive toujours. Mais paraît, qu'il est maître. Alors probablement, qu'il a des petits. Qu'il lui fallait sauver du lion à tout prix. Dans un cas comme ça, loin de moi je rejette, pour le remplacer par le trépan, LA LANCETTE. Je veux mes amis que vous me compreniez. Pour le sauver fait que vous le TRÉPANEZ. Ce mot pour Médéric fut comme une piqûre. De son lit d'hôpital, à la paillasse dure, il se leva d'un bond. "Oh non, messieurs, oh non, Didi! Je ne veux pas qu'on répète ce nom. Si vous savez de cela, vraiment c'est par trop bête. Vous ne viendriez pas me le dire à la face, Les docteurs ahuris disaient: Cet homme est fou. Bref, faut pas s'emballer pour un tout petit trou. Qu'avec notre trépan l'on vous fait à la tête. Avoir peur de cela, vraiment c'est par trop bête. Médéric écoutait et ne comprenait rien. Son tympan résonnait du nom d'un échevin. Et pensait-il, s'il faut que jusqu'en Algérie, On se donne la main pour me mettre en furie. Je voudrais mieux, au plus tôt déguerpir. Puisqu'il suffit d'un nom pour gêner mon plaisir. Les savants docteurs pour rassurer notre maire Dirent ce sera court, car ce n'est que l'affaire d'une minute et puis, ce n'est pas douloureux. Il s'agit de vous faire un trou, et bagasse. Pour calmer la douleur, durant la boucherie, Nous allons provoquer complète anesthésie. Comment dit Médéric, pour qui me prenez-vous? Anastasie, messieurs, eh bien moi je m'en fous. Je ne la connais pas, ne veux pas la connaître. Et devant moi je ne veux pas la voir paraître. Enfin dit le docteur, anesthésie, monsieur. Ce n'est pas une femme — est-il borné, mon Dieu! — C'est pour vous endormir, voyons faut pas s'en faire. Je comprends maintenant, dit le docteur, mais. Faites bien vite alors, monsieur le médecin. Car je veux retourner chez moi le mois prochain. Il ne m'est pas permis d'être domicile. Trop longtemps en dehors de cette grande ville qui pue les dépotoirs, oh, soit dit sans reproche. On rencontre de tout, voire jusqu'à DES ROCHES.

Enfin guéri, Martin s'occupa du départ, prit ses préparatifs et bouca sans retard Ses malles et colis, puis avec le sourire qu'on lui connaît si bien, monta sur le navire au moment où un ardent drapeau, sur le pont, se levait, vers son pays natal, sa ville et caetera.

CHANT DIXIEME  
Retour — Réception.

Pour bien récompenser, lecteurs, votre courage, D'avoir suivi Martin jusques à cette page, Je vous fais grâce du voyage de retour Et reprends mon récit à ce glorieux jour Où Médéric entra dans l'antichambre, sur le parut tout joyeux sur le quai de la gare. Lorsque la roue apprît le retour de son maire, Ce fut une rue vers le Chaouillez Square Où pour le recevoir on avait érigé Un grand amphithéâtre, et le peuple enivré Demandait à grands cris à voir la peau du tigre Et celle du lion. Martin répondit: Bigre, Il sera fait, messieurs, selon votre désir, Car c'est pour moi vraiment un immense plaisir d'exhiber devant vous le produit de ma chasse. Voyez donc le lion, puis le tigre, et bagasse. Fallait les voir là-bas lorsque votre Martin Pour toujours leur a fait passer le goût du pain. Il ne me reste plus, chers amis, qu'à vous dire L'arme barbare qui servit à les occire.

Et bien le tigre fut graindelocité. Et le lion, ma foi, est mort empoisonné.

SEMP.  
FORTES PAROLES DE M. ARTHUR SAUVE

(Extraits du discours que le chef de l'Opposition a prononcé récemment, à Trois-Rivières.)

"J'ai parlé de crise parlementaire. Le droit du représentant du peuple était méprisé. Le gouvernement refusait de renseigner des députés sur la politique, sur la dépense des deniers qu'ils avaient votés. Le rapport de l'auditeur général est incomplet et inexact. Contrairement à la loi, les recettes ne sont pas contrôlées par l'auditeur général. C'est M. Morin qui l'a déclaré un serment, devant le comité des comptes publics; le gouvernement défend à la Commission des Liqueurs de dire combien elle paie les liqueurs qu'elle vend au peuple. M. Nicol, pas Étienne Nicol, le français, mais M. Jacob Nicol, le représentant des Anglais dans notre province, s'agitait d'une main et le président de la Commission a offert au chef de l'Opposition de lui dire les prix, pourvu que celui-ci en garde le plus profond secret; et le chef de l'Opposition aurait vu que tout était correct et aurait pu conseiller à ses amis de cesser leurs critiques." "Je lui répondis: mais si je n'avais pas trouvé les opérations correctes, qu'aurais-je pu faire? "Ah! bien, dit M. Nicol, le chef de l'Opposition aurait pu dire à ses collègues: "Continuez vos critiques." "N'aurais-je pas dans ce cas violé le secret? Voilà comment un ministre du gouvernement considère un engagement d'honneur. Voilà ce que valent les engagements d'honneur, la parole du gouvernement."

"LA FAMILLE NATIONALE"

M. Sauvé dit que la session n'a servi qu'à sauver la "Famille Nationale" en risquant quinze millions de l'argent du peuple; quand il s'agit de sauver les favoris, le gouvernement peut tout faire, mais pour le peuple, il n'a que des taxes. La fameuse clause du bill des notaires, concernant les causes pendantes, est un scandale. Il s'agit d'une cause qui était intentée le notaire Taschereau et trois ministres, et le premier ministre a déclaré en pleine Chambre qu'il ne connaissait pas de causes pendantes concernant cette clause. "Je reproche au premier ministre d'avoir mal renseigné la Chambre. Si le premier ministre eût été à ma place et moi à la sienne, il n'aurait dénoncé comme indigne de sa position, et qu'il de choses encore ne m'aurait-il pas dites? Le gouvernement me reproche d'être violent, sévère, et préfère la douceur, c'est le cas de tous les coupables. Quand ils sont dans l'opposition, nos adversaires disent que tout va à la banqueroute, que le pays est vidé, pillé par les riches et que le pauvre peuple est plus maltraité que celui de la Russie. Une fois au pouvoir, tout est bien, et il ne devrait pas y avoir d'opposition, tout est parfait, modelé de sagesse, de pudeur, d'honnêteté, de justice."

"LA BEAUTE"

C'est le jeudi 24 avril que sera représentée pour la première fois une pièce due à la plume d'une jeune Canadienne, Mlle Symone Martineau. Cette première dont on parle beaucoup dans les milieux littéraires et mondains, permettra au public montréalais de connaître le genre, tout à fait inédit chez nous, des pièces dites d'avant-garde.

Une très forte distribution qui groupera autour de l'auteur, elle-même interprète du principal rôle, une comédienne du talent de Madame Jane Maubourg-Roberval, et des comédiens tels que M. Paul-Emile LeBlanc, MM. Armand Lefebvre, Marcel Noël, Raymond Tanguay, Mlle Marguerite DeLisle, Sabine Girard, Claire Gervais, Fernand Bissonnette, Germaine Brière, Marie Walsh, assurera à "La Beauté" le succès que l'auteur peut en attendre.

# APRES LA DEFAITE! EPISODE DRAMATIQUE PAR "SEM"

(POUR LE MATIN)

LAFLEUR  
Maître, la mauvaise nouvelle, Comme un coup de foudre m'assomme...

MEDERIC  
Notre défaite? bagatelle! Lafleur sois comme moi: sois homme.

LAFLEUR  
Je voudrais, au bout de mon bras, Les tenir tous, tous ces ingrats; Et d'un fouet armer ma main, Vous bien venger, mon cher cousin. Je...

MEDERIC (l'interrompant)  
Mets un frein à ta fureur; Ecoute-moi, mon cher Lafleur.

LAFLEUR  
O jour d'opprobre! O jour néfaste! Je voudrais, m'armant de ma hache, Transpercer, en ce sept avril, Des adversaires, le nombre! Si depuis Ahautais au fleuve, De St-Henri à Maisonneuve, On vous dédaigne, c'est hélas! Que de bonheur le peuple est las...

MEDERIC  
On l'a dit de toutes façons: Je vis dans un monde de cochons. J'ai pour prix de mon sacrifice, Un pied au bas du dos, torse! Pourtant, durant ma carrière, Chacun prissait, vantait son maire. Et tout à coup, c'est fini, On dit: Martin, fais tes petits, Et démissionne au plus sacrant. Méritais mieux que ça, pourtant. Je faisais honneur à la ville, Car, faut pas se faire de bile, J'étais bien vu de tous les gens.

(S'attendrissant)  
Dame! c'étaient tous mes enfants. Je rêvais pour eux tant de choses, Tant de rêves bleus, tant de roses, Tant de joie et tant de bonheur, Tant de travaux, tant de salaires.

LAFLEUR  
Permettez que j'essuie un pleur Qui fime sur ma paupière. Comme vous savez m'attendrir — Pour vous, ô je voudrais mourir.

MEDERIC (sanglotant)  
Ma foi, je sens aussi couler Des larmes le long de mon nez Et je n'ai pas, ô désespoir, Pour les essuyer, de mouchoir.

LAFLEUR  
Maître, mouchez-vous dans le mien.

MEDERIC (l'embrassant)  
Merci. Toi, au moins, t'es un frère, Tes un de ces coeurs généreux. De l'affligé, t'es le soutien. T'es profond, dans le sens de creux! Tu sais ce que perd notre ville, Tu sais de plus, mon cher Lafleur, Que Médéric perd son DIX MILLE. Et pourtant j'en ai bien besoin. — C'est si gentil la "belle argent" — Cela peut nous mener si loin, Partout... jusques au parlement. Les ai-je empris ces électeurs Tant que dura mon influence! Finis maintenant ces honneurs, Le peuple, à comprendre, commence. Et dire que depuis dix ans, Je fais la pluie et le beau temps. Aujourd'hui, tristesse amère, On me frotte un coup au derrière.

LAFLEUR  
Tant va, faut bien que je le dise, La cruche à l'eau qu'elle se brise.

SEMP.  
Donnez-nous... Cinq Minutes!

Il faut que chacun des lecteurs du MATIN se persuade bien que la force de notre journal réside presque uniquement dans sa circulation. C'est pourquoi à la plupart des autres feuilles, ce qui rend notre journal en mesure de paraître cinquante-deux fois par année, ce n'est pas le volume et la quantité de nos annonces, mais le nombre de copies vendues au numéro et les abonnements. Chacun de nos lecteurs fait vivre notre journal et ceci, qui est une force, pourrait bien à la longue devenir faible. En effet, chers amis, nous n'avons pas l'outrecuidance de croire que nous avons atteint la perfection. Plusieurs lacunes existent qu'il faudrait combler. Nous voulons enrichir notre publication de rubriques, de dessins entièrement inédits, nous voulons étendre son influence — c'est-à-dire, aussi, la vôtre, — nous voulons donner au public un journal de facture irréprochable et pour atteindre ce but il nous faut... de l'argent. De l'argent pour obtenir des renseignements utiles, de l'argent pour développer notre force d'expansion, DE L'ARGENT POUR DECHARGER NOTRE REDACTION DES SOUCIS D'ADMINISTRATION. Mais le lecteur du MATIN peut garder son argent pour payer les taxes fédérales, provinciales, municipales, scolaires, etc. Nous lui demandons seulement de nous donner cinq minutes!

En cinq minutes (ou moins) un lecteur du MATIN a le temps d'exiger chez son marchand de journaux l'exposition de notre feuille en bonne place ou l'étalage de son bulletin!

On peut passer notre gazette à son voisin ou camarade, en lui recommandant la lecture;

On peut signaler les abus publics dont il est témoin, suggérer des améliorations, etc., etc.

Car notre journal sera ce que, TOUS, vous voulez qu'il soit. Ne vous demandons cinq minutes par semaine! Est-ce exorbitant?

LE MATIN.

Mais, parfaitement, madame...  
Le Matin dit haut ce que Tout le monde pense bas

# A TRAVERS LES CHOSES ET LES GENS

Le père Fielding qui est sur le point de prendre sa retraite politique, s'en va le coeur brisé de voir le parti libéral traîné si misérablement dans l'équivoque par M. Mackenzie-King, lequel fut créé exécuter par les Jacques Bureau, les Lapointe, les Joseph-Edouard Caron, etc. Les arrivistes qui hurlaient contre Fielding comme successeur de Laurier, mangent aujourd'hui dans l'auge des fermiers de l'Ouest qui étaient tous contre le grand chef libéral sur la question de la conscription.

La Presse, manquerait-elle, de respect pour l'ancien ministre Séguin en disant que le condamné Muir a été conduit de Montréal à Valleyfield par le sergent-major Séguin, ou voudrait-elle déplaire au premier ministre en donnant un grade militaire à M. Séguin, sachant que le militarisme a sur M. Taschereau l'effet du rouge sur un tauréau?

A propos de Muir. Voilà un Américain qui peut remercier sa bonne étoile de voir le gros Ernest Lapointe au ministère de la Justice, et une "dusèche" dans l'antichambre, sans quoi, il aurait été pendu vendredi dernier. Les "Canavens" que Lapointe a oubliés, et qui sont sans "dusèches" pour faire antichambre sont pendus haut et court.

La dernière bonne blague qui nous vient du Cap Diamant c'est le troisième serment exigé par le premier ministre Taschereau de tous les fonctionnaires publics: le serment de "discrétion". Pourquoi ajouter ce serment à celui d'"office", si ce n'est pour cacher toutes les petites saletés qui se commettent dans les coins? Si Taschereau veut faire taire les honnêtes gens, il n'a qu'à se ranger de leur côté. Et point ne sera besoin pour lui de prêter le serment de "la pauvreté".

Lorsque le premier ministre Taschereau a fait une réponse à une interpellation de M. Tétréau, qu'il n'est nullement question de politique lorsqu'il s'agit de nommer des Juges de Paix, il sait qu'il le ment, puisqu'aucune nomination n'est faite sans la recommandation d'un député ministériel. Ce fait est notoire, et il a toujours existé.

Le Standard qui insiste souvent les Canadiens-Français, crache son venin sur les Belges. Il dit que 80 p. c. de ces derniers sont sympathiques à l'Allemagne. (Page 23, 1ère col., 8 mars). Il y aura toujours des patriotes pour acheter régulièrement ce colporteur de haine contre tout ce qui est de langue française.

Lorsqu'on voit la Presse annoncer avec force manchettes, une crise ministérielle, cela ne signifie pas nécessairement que la nouvelle soit fondée, mais simplement que la commère songe déjà à changer son fusil d'épaule pour ne jamais cesser d'être ministérielle, en dépit de tous les changements de gouvernement.

La Presse a bien eu plus de flair que la Patrie qui, gorgée de "poutine", est allée trop loin sur la question de la conscription, et ne peut rebrousser chemin sans attraper des coups de botte des deux côtés.

DIDON.

IL Y A DEJA LONGTEMPS QUE L'ON TIENT A SAVOIR POURQUOI LA CANAILLE A PEUR DE POURSUIVRE LE MATIN!

L'article 325 du Code Criminel dit: "Nul ne commet une infraction en publiant des commentaires honnêtes et loyaux sur la conduite PUBLIQUE d'une personne qui prend part aux affaires PUBLIQUES..."

Lisez maintenant l'article 326: "Nul ne commet une infraction en publiant une chose diffamatoire dans le but de CHERCHER DE BONNE FOI à faire remettre ou redresser un tort ou un grief personnel ou public par la personne qui a le DROIT, ou que celui qui publie cette diffamation croit avoir le DROIT, ou l'OBLIGATION de remettre ou de redresser, s'il croit que la chose diffamatoire est VRAIE et si elle se rattache aux remèdes ou aux redressements qu'il cherche à obtenir et si cette publication n'exécute pas, ni par la manière dont elle est faite ni par sa portée, ce qui est raisonnablement suffisant dans les circonstances..."

CES LOIS NE SONT POURTANT PAS MYSTERIEUSES!

LE TOURISME  
HOTELLERIE RURALE

La saison du tourisme approche et nous ne prévoyons pas qu'elle puisse s'ouvrir dans toutes les campagnes de la province dans des conditions aussi parfaites que celles qui devraient exister, par rapport aux hôtels assez bien aménagés pour assurer aux visiteurs étrangers tout le confort et toutes les commodités qu'ils ont en droit d'exiger.

L'Association du tourisme de la Province de Québec a été organisée à son heure pour stimuler le mouvement d'améliorations dans l'hôtellerie rurale. Les touristes, qui sont venus en grand nombre au cours de l'année dernière ne se sont pas éloignés des grandes villes autant qu'ils l'auraient fait s'ils avaient eu la certitude de trouver tout le confort désiré là où notre province a des sites si enchanteurs et si variés.

Tous les hôtels de nos campagnes qui ne le sont déjà peuvent être remodelés à relativement peu de frais pour répondre aux exigences du jour. Pour attirer les voyageurs et les retenir des jours et des semaines, il faut des salles à manger claires et vastes, il faut aussi des chambres propres, bien éclairées, de bons lits, de l'eau pure, de la bonne cuisine: le touriste aime à s'attarder là où il trouve bonne chair et bon gîte.

L'Association du tourisme de la Province de Québec met gratuitement à la disposition des propriétaires d'hôtels, son service d'experts afin de guider ceux qui désirent placer leur établissement sur la liste de ceux qui seront annoncés et recommandés aux étrangers. L'occasion qui est offerte est de nature à aider généralement le touriste dans la province; et incidemment des propriétaires d'hôtels.

Pourquoi n'aurait-on pas aussi un service de guides qui contribuerait à démontrer aux touristes ce que notre province possède d'endroits intéressants, situés à proximité de nos grandes routes, et où on peut goûter les plaisirs de la pêche, de la chasse et autres sports.

C'est le devoir des propriétaires d'hôtels de la Province d'aider l'Association à faire connaître ce qu'il y a d'intéressant pour les voyageurs dans leur localité. Les ressources inexploitées de nos campagnes sur ce point sont illimitées; il ne s'agit que de se mettre à l'oeuvre pour en faire connaître les attraits.

Le MATIN est publié par Roger Maillet, à Montréal, rue St-François-Xavier, 58, ch. 8. Il est imprimé par la Compagnie d'Imprimerie "LE MATIN, limitée, 71a, rue St-Jacques.

AMIS DE PLATON!  
Aidez-vous la Vérité? ...  
Un jour par semaine suffit au MA-  
tin pour imprimer dans quatre pages cent  
de nos écrits que les grosses gazettes  
réunies n'en peuvent imprimer tous les jours  
de l'année...